

Libretto

THOMAS EDWARD LAWRENCE

LES SEPT PILIERS DE LA SAGESSE

Tome II

Traduit de l'anglais par
ÉRIC CHÉDAILLE

Libretto

Titre original :
The Seven Pillars of Wisdom

© The Seven Pillars of Wisdom Trust, 1997, 2003.

© J. and N. Wilson, 1997, 2003, 2014.

© Nicole Wilson/ Castle Hill Press, pour la préface et la présente édition.

© Éditions Phébus, Paris, 2009, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-528-8

RÉSUMÉS

Livre VI. L'opération sur les ponts

En novembre 1917, Allenby était prêt à déclencher contre les Turcs une offensive d'envergure sur toute la longueur de son front.

Les Arabes auraient dû faire de même dans leur secteur. Mais je craignais de jouer mon va-tout, et je mis au point l'opération spécieuse qui consistait à couper le chemin de fer de la vallée du Yarmuk en vue de semer le désordre dans la retraite turque à venir.

Cette demi-mesure connut l'échec qu'elle méritait.

Livre VII. La campagne de la mer Morte

Allenby avait toutefois progressé de façon significative. Au lendemain de la prise de Jérusalem, il nous fixa un objectif limité, celui de soulager son aile droite. Nous y ajoutâmes de notre propre initiative, afin de rendre efficace le siège de Médine, une opération contre le chemin de fer du Hedjaz.

Tout commença bien et nous atteignîmes la mer Morte sans retard, mais ensuite mauvais temps, mauvaise humeur et divergences de vues divisèrent notre armée.

Un malentendu m'opposa à Zaïd. Je jetai l'éponge et

regagnai la Palestine pour annoncer que nous avions échoué au nord comme au sud et déclarer que mon emploi auprès des Arabes était terminé.

Allenby était en train de préparer une prometteuse offensive à grande échelle pour le printemps suivant. Il me renvoya sur-le-champ auprès de Fayçal avec des attributions et des responsabilités nouvelles.

Livre VIII. Un grand espoir s'effondre

En accord avec Allenby, un plan en trois points fut élaboré avec pour objectifs, dans le cadre d'une seule opération, notre jonction sur le Jourdain, la prise de Maan et l'isolement de Médine. C'était trop ambitieux et aucun de nous n'accomplit sa partie. Allenby ne parvint pas à s'installer à Salt et nous échouâmes devant Maan.

Ainsi cette offensive du printemps ne déchargea-elle les Arabes du souci du chemin de fer de Médine que pour lui substituer la tâche plus lourde d'assiéger dans Maan une garnison aussi considérable que tout l'effectif disponible de leur armée régulière.

Pour nous aider dans cette mission ingrate, Allenby accrut nos moyens logistiques afin de nous garantir plus de mobilité et un plus grand rayon d'action. Maan se révélant imprenable, nous nous attachâmes à couper sa voie ferrée au nord et à contrecarrer les renforts turcs partis d'Amman.

Ce type de tactique ne pouvait, à l'évidence, rien apporter de décisif. Par ailleurs, l'offensive allemande en Flandres priva Allenby de ses unités britanniques et, par voie de conséquence, de son avantage sur les Turcs. Il nous fit savoir qu'il n'était pas en mesure de repasser à l'attaque.

Ne concevant pas de rester dans une pareille impasse jusqu'à la fin de 1918, nous projetâmes de renforcer l'armée

arabe pour lancer à l'automne des opérations à proximité de Deraa et en pays beni sakhr. Si cela retirait de Palestine une division ennemie, une offensive britannique serait possible, dont un des résultats serait notre jonction dans la basse vallée du Jourdain.

Ce projet fut abandonné au bout d'un mois de préparatifs, tout d'abord parce qu'il était trop risqué, mais aussi parce qu'un autre, meilleur, s'offrait à nous.

Livre IX. Préparatifs pour un ultime effort

Allenby avait à ce point dépassé toutes les espérances relativement à son incorporation des nouveaux renforts et nouvelles levées qu'il fut finalement en mesure de projeter une offensive pour l'automne.

Le quasi-équilibre des forces en présence faisait que la victoire dépendrait de la subtilité avec laquelle il amènerait les Turcs à penser que tout le danger pour eux résidait au-delà du Jourdain.

La contribution arabe à ce projet consisterait à faire le mort pendant six semaines en feignant un manque de moyens qui inciterait les Turcs à masser des forces sur ce flanc.

Les Arabes devaient ensuite entrer en action au moment voulu en coupant les communications par chemin de fer et en déclenchant la révolte dans le Hauran.

Pareils bluffs en cascade exigeaient un calendrier très exact, car une retraite prématurée des Turcs en Palestine ou leur attaque prématurée au-delà du Jourdain nous eût anéantis.

Tous les Arabes et l'ensemble de leur potentiel étant déjà occupés, nous empruntâmes à Allenby des éléments de l'Imperial Camel Corps pour ajouter plus de vraisemblance à nos intentions feintes.

Ceux-ci accomplirent leur travail à merveille, cependant

que nos derniers préparatifs progressaient sans autre accroc qu'une inopportune manifestation de dépit de la part du roi Hussein.

Livre X. La maison est achevée

Notre colonne mobile d'aéroplanes, d'autos blindées, de réguliers arabes et de bédouins se concentra à Azraq. Nous résolûmes de couper les trois voies ferrées partant de Deraa.

La ligne du Sud fut coupée près de Mafraq, puis celle du Nord à Arar et enfin celle de l'Ouest non loin de Mezerib. Nous décrivîmes une boucle autour de Deraa et revînmes à Umtaiye, notre base avancée dans le désert.

Le lendemain, Allenby attaqua et, en l'espace de quelques heures, dispersait les Turcs de façon irrémédiable.

Pendant ce temps, toutefois, leurs aéroplanes s'assurèrent la maîtrise du ciel au-dessus de notre secteur. Je me rendis en Palestine par la voie des airs pour demander de l'aide, que j'obtins en même temps que mes ordres pour la seconde phase de la poussée vers le nord.

Nous tournâmes Deraa pour hâter son évacuation. Le général Barrow fit sa jonction avec nous et nous avançâmes ensemble jusqu'à Kiswe, où nous trouvâmes le général Chauvel. Nos forces unies entrèrent à Damas sans rencontrer d'opposition.

Une certaine confusion régnait en ville. Alors que nous faisons notre possible pour l'apaiser, Allenby arriva et aplânit toutes les difficultés. Par la suite, il me rendit ma liberté.

LIVRE VI

L'OPÉRATION SUR LES PONTS

En novembre 1917, Allenby était prêt à déclencher contre les Turcs une offensive d'envergure sur toute la longueur de son front.

Les Arabes auraient dû faire de même dans leur secteur. Mais je craignais de jouer mon va-tout, et je mis au point l'opération spécieuse qui consistait à couper le chemin de fer de la vallée du Yarmuk en vue de semer le désordre dans la retraite turque à venir.

Cette demi-mesure connut l'échec qu'elle méritait.

LXXVI
POTENTIALITÉS

Octobre 1917 put donc être pour nous un mois de libre anticipation, sachant qu'Allenby était en train de mettre au point, avec Bols et Guy Dawnay, son offensive contre les lignes fortifiées ennemies reliant Gaza à Beersheba, tandis que les Turcs, armée comparativement modeste, mais dont la position était forte et les communications latérales excellentes, ne doutaient plus de rien après leurs victoires sur Sir Archibald Murray et imaginaient que les généraux britanniques qui suivraient se révéleraient d'aussi piètres tacticiens, tout aussi incapables de conserver ce que leurs soldats leur auraient remporté au prix de durs combats. Aussi étaient-ils imprudents dans leur dispositif de première ligne et y affectaient-ils sans discernement leurs réservistes.

Ils se trompaient de beaucoup. L'arrivée d'Allenby avait remis les Anglais dans le sens de la marche. Dès qu'il débarqua en Égypte, sa force de caractère balaya le brouillard de jalousies opposant les personnes comme les services, brouillard derrière lequel avaient travaillé Murray et ses collaborateurs. Les bruits de dents rayant les parquets du G.Q.G. devinrent si discrets que les officiers d'état-major purent s'intéresser à l'ennemi.

Quelques changements de personnel y contribuèrent. Trouvant la nouvelle ambiance trop vivifiante, le général Lynden-Bell céda sa place au général Bols, autrefois chef

de l'état-major d'Allenby en France, petit homme vif, courageux et agréable, soldat tacticien, mais par bien des côtés faire-valoir aussi admirable qu'effacé pour Allenby, qui prit l'habitude de se reposer sur lui. Malheureusement, ni l'un ni l'autre ne s'entendaient à choisir les hommes; toutefois, la pénétration de Chetwode sut pallier ce manque, puisqu'il leur adjoignit le général Guy Dawnay comme troisième membre de l'équipe.

Bols n'avait jamais d'opinion et aucune connaissance. Dawnay était avant tout un intellect. Lui faisaient défaut l'ardeur de Bols comme l'énergie tranquille et l'humanité d'Allenby, qui était celui pour qui l'on travaillait, l'icône que nous adorions tous. Dawnay était un esprit timide et froid qui regardait nos activités d'un œil atone et réfléchissait, réfléchissait encore et toujours. Sous cette rigueur toute mathématique se cachaient des convictions passionnées et complexes, une grande connaissance de l'art de la guerre et un jugement aussi brillant que teinté d'amertume. Il était déçu par nous comme par la vie, qui ne l'avait pas traité comme il l'aurait voulu.

C'était le moins professionnel des soldats, un banquier qui étudiait la Grèce antique, stratège déclaré, poète fervent, résolu à rejeter la petitesse du quotidien. Au cours de cette guerre, il avait eu le malheur de mettre au point l'offensive de Suvla (sabotée par d'incompétents tacticiens) et la bataille pour Gaza. À chacun de ces revers il s'était retranché un peu plus dans son orgueil glacé, car il était du bois dont sont faits les fanatiques. Allenby sut briser la glace en ignorant cette rancœur, à quoi Dawnay répondit en mettant tout son génie dans l'avancée sur Jérusalem. L'entente cordiale entre ces deux hommes rendait dès le départ la situation des Turcs désespérée.

Les divergences de leurs personnalités se reflétèrent dans la complexité de leur plan. Gaza avait été pourvue de retran-

chements à une échelle tout européenne, avec de nombreuses lignes de repli. Il s'agissait de façon si évidente de la position ennemie la plus solide que Murray l'avait par deux fois choisie pour y mener une attaque frontale. Allenby, fraîchement arrivé de France, tenait à ce que son offensive fût menée avec ce qu'il fallait d'hommes et d'artillerie, et à ce que la pression fût maintenue grâce à toutes sortes de moyens de transport en quantité énorme. Bols y acquiesça.

Dawnay n'était pas homme à livrer bataille de front. Il entendait détruire le potentiel ennemi avec le moins d'agitation possible, non pas en l'agressant directement, mais en analysant ses faiblesses morales pour ensuite les cultiver; en grand politicien, il allait se servir d'un maître ès bluffs pour leur masquer les profondeurs de leurs insuffisances. Il prêna une poussée à l'extrémité des lignes turques, du côté de Beersheba. Pour rendre sa victoire peu coûteuse, il voulait que le gros des forces ennemies fût derrière Gaza, ce que l'on avait les meilleures chances d'obtenir si la concentration britannique était tenue cachée, afin que l'ennemi turc pensât que l'attaque de flanc n'était qu'une feinte grossière. Bols y acquiesça.

La mise en œuvre se fit donc en grand secret; mais Dawnay trouva dans son service du renseignement un complice qui lui conseilla de ne pas se limiter à ces précautions simplement négatives et de faire plus encore en livrant à l'ennemi des informations spécieuses concernant les plans de l'état-major. L'auteur de cette doctrine positive et le metteur au point de ces leurres était le major Meinertzhagen, qui était passé de l'étude des oiseaux migrateurs au métier des armes et dont la haine forcenée, immorale, pour l'ennemi s'exprimait aussi bien dans la ruse que dans la violence. Il persuada Dawnay de la pertinence de ses suggestions. Allenby accepta sans enthousiasme, Bols acquiesça, on se mit au travail.

Meinertzhagen ne connaissait pas de demi-mesures. Esprit

logique, profondément idéaliste, il était si possédé par ses convictions qu'il se montrait disposé à atteler le mal au char du bien. Stratège aux vues étendues, géographe, ce pince-sans-rire pétri d'autorité naturelle prenait autant de plaisir à duper l'ennemi (ou ses amis) par une peu scrupuleuse plaisanterie qu'à fracasser un à un, à l'aide de son casse-tête africain, les crânes d'une bande d'Allemands acculés. Ses instincts étaient étayés par une formidable force physique et une âme féroce que rien n'entravait, ni doutes, ni préjugés, ni usages ou règles du jeu.

Il prépara des faux documents militaires, détaillés et confidentiels, dont un officier d'état-major expérimenté penserait déduire les différentes positions des principales unités d'Allenby, l'axe de l'offensive à venir, ainsi que sa date, retardée de plusieurs jours. Ces renseignements furent précédés d'indices savamment distillés dans des messages codés envoyés par T.S.F., toutes choses dont nous savions que l'ennemi les captait et déchiffrait. Puis Meinertzhagen enfourcha son cheval et, avec ses carnets de notes et documents secrets, partit en reconnaissance sur le front. Il poussa fort avant. L'ennemi le repéra et faillit le prendre. Dans la cavalcade qui s'ensuivit, il perdit tout ce qu'il avait sur lui et manqua lui-même d'y rester. Mais il en fut récompensé quand on vit un peu plus tard les réserves turques se transporter sans hâte vers Gaza et tous leurs préparatifs s'orienter vers la côte et avec moins de diligence. Une communication interne d'Ali Faud pacha mit en garde ses officiers d'état-major contre le fait de transporter des documents sur soi en première ligne, témoin le terrible exemple d'un officier britannique qui, par négligence, avait livré à l'ennemi des informations de première importance.

De notre côté, sur le front arabe, nous étions en rapports étroits avec cet ennemi. Nos cadres arabes avaient tous été officiers dans l'armée turque et connaissaient personnelle-

ment tous les chefs de l'autre camp. Ils avaient suivi la même formation, pensaient comme eux, épousaient leurs points de vue. En abordant ces Arabes comme il convenait, nous parvenions à discerner ce que pensaient les Turcs et à comprendre, presque de l'intérieur, leur vision des choses. De plus, nous étions constamment en contact indirect avec les Turcs, car l'ensemble de la population de cette région qu'ils occupaient était en notre faveur sans qu'il y eût à la payer ou à la convaincre. En conséquence de quoi notre service de renseignement était le plus ramifié, le plus abouti et le plus digne de foi qui se pût imaginer.

Nous connaissions mieux encore qu'Allenby le manque de consistance de l'ennemi. Nous connaissions l'ampleur des ressources britanniques et sous-estimions l'effet paralysant d'une artillerie trop abondante, ainsi que la pesante complexité d'une infanterie et d'une cavalerie britanniques qui ne se mouvaient qu'avec une lenteur de rhumatisants. Nous espérions qu'Allenby disposerait d'un mois de beau temps et, si tel était le cas, nous comptions le voir prendre non seulement Beersheba et Jérusalem, mais aussi Haïfa, et balayer les Turcs en déroute à travers la montagne.

Ce serait alors à nous d'intervenir. Il nous faudrait être prêts à faire mouvement dans le secteur où nos frappes tactiques seraient le plus inattendues et le plus préjudiciables à l'adversaire. D'après moi, depuis la reconnaissance menée au printemps avec les Abu Tayi, cette zone avait Deraa pour centre. Jonction des lignes Jérusalem-Haïfa et Damas-Médine, elle était le nombril des armées turques en Syrie, l'unique point commun de tous leurs fronts. De plus, il y avait là de grandes réserves intactes de combattants arabes qui, instruits et armés par nos soins, entretenaient des échanges réguliers avec nos marchés à Aqaba. Nous y serions en mesure de faire appel aux Rualla, aux Serahin, aux Serdiyeh, aux Khoreisha et, plus puissantes

encore que ces tribus, aux peuplades sédentaires du Hauran et du djebel Druse.

Je me demandai un temps s'il ne convenait pas de lever tous ces partisans pour attaquer en force les voies de communications turques. Nous étions certains de réunir sans trop de peine douze mille hommes, suffisamment pour emporter Deraa, détruire toutes les liaisons ferroviaires du Hauran, voire prendre Damas par surprise. L'accomplissement d'un seul de ces objectifs eût placé l'armée de Beersheba dans une situation critique et peut-être fermé ses lignes de commandement et d'approvisionnement. Une telle opération était tout à fait à notre portée. Les populations se soulèveraient si nous le leur demandions. La tentation était forte de jouer là le tout pour le tout.

Ce n'était ni la première ni la dernière fois que je m'irritais d'être au service de deux maîtres. Je faisais partie des officiers d'Allenby, j'étais dans la confiance ; il attendait en retour que nous fissions de notre mieux pour lui. J'étais le conseiller de Fayçal, qui, je le savais, avait foi en la pertinence et l'honnêteté de mes avis au point d'y adhérer sans poser de questions ni discuter. Cependant, je ne pouvais exposer à Allenby la position arabe dans sa totalité et n'étais pas autorisé à dévoiler à Fayçal l'ensemble du projet britannique. Étrange exercice, et souvent difficile, que de choisir entre ces deux hommes qui me faisaient confiance.

Bien sûr, nous combattions en vue de la victoire des Alliés et s'il suffisait, à la fin, pour favoriser le sort des Anglais, principaux partenaires de l'Alliance, de sacrifier les Arabes sur le champ de bataille, il faudrait alors que ce soit fait sans hésitation. Mais il serait difficile de savoir précisément quand surviendrait la fin et si ce recours serait nécessaire ; de ce fait, jouer le tout pour le tout et échouer reviendrait à discréditer la cause de Fayçal aux yeux de nos partisans dans le Hauran, attendu qu'il s'agissait de sédentaires.

Ils nous écrivaient pour réclamer notre venue. Le cheikh Talal el-Hareidhin, qui commandait sur les basses terres des environs de Deraa, me faisait savoir par de pressantes communications que, avec le concours d'une poignée de nos méharistes en guise de preuve du soutien arabe, il entreprendrait de nous offrir Deraa. Exploit qui eût fait les affaires d'Allenby, mais Fayçal ne voulait pas s'y risquer sans de bons espoirs de pouvoir ensuite tenir la ville. Sa prise soudaine, si elle avait été suivie d'une retraite, aurait entraîné d'horribles représailles au sein de la belle population des environs.

Ces gens auraient constitué le gros de nos troupes pour cette opération; n'étant pas bédouins, ils n'auraient pu se replier dans le désert si elle avortait ou tournait mal. Ces citadins et villageois prospères, ainsi que leurs familles et leurs biens, auraient alors été livrés à la vengeance d'un ennemi particulièrement barbare. Ils ne pourraient par conséquent se soulever qu'une seule fois et il faudrait qu'en cette occasion leur action soit décisive. Faire appel à eux maintenant reviendrait à risquer le meilleur atout dont disposait Fayçal pour la victoire finale, en se fondant sur l'hypothèse que la première offensive d'Allenby enfoncerait les Turcs et que ce mois de novembre ne serait pas pluvieux, favorisant ainsi une progression rapide et couronnée de succès.

M'interrogeant encore et encore sur la valeur des Anglais, je ne pouvais honnêtement affirmer être sûr d'eux. Ils étaient souvent de vaillants soldats, mais, tout aussi souvent, leurs généraux rendaient par stupidité ce qu'ils avaient conquis par inadvertance. Un an plus tard, mon jugement eût été différent. Pour lors, Allenby n'avait pas encore fait ses preuves; il nous arrivait de France avec des états de service qui n'étaient pas sans tache; de plus, sous Murray, ses troupes avaient connu défaite et démoralisation. Il en serait allé autrement s'il avait été aux abois; mais le cours de la guerre n'était globalement ni très bon ni très mauvais et tout semblait indiquer qu'il

serait encore temps de faire une nouvelle tentative l'année suivante. Relancer les hostilités sur-le-champ m'eût fait porter la responsabilité de la victoire ou de la défaite. Les risques à courir me paraissant injustifiables, je décidai, pour le bien des Arabes, de les remettre à plus tard.

LXXVII UNE INCURSION

Toutefois, le mouvement arabe vivait sur le bon vouloir d'Allenby; aussi était-il souhaitable de rechercher une opération qui, de moindre envergure qu'un soulèvement général sur les arrières de l'ennemi, pût être menée par un parti de bédouins sans impliquer les populations sédentaires et fût cependant de nature à complaire au généralissime en ce qu'elle aiderait matériellement l'action des Britanniques contre l'ennemi. Ces conditions et restrictions nous orientèrent vers une tentative de destruction d'un des grands ponts de la vallée du Yarmuk.

C'était en remontant les étroites et vertigineuses gorges du Yarmuk que le chemin de fer venant de Palestine se hissait sur le plateau du Hauran pour ensuite filer vers Damas, la Syrie centrale et enfin la Turquie. La profondeur de la dépression creusée par le Jourdain et le profil abrupt du front du plateau avaient fait de ce tronçon le plus difficile à construire. Les ingénieurs avaient finalement décidé de faire passer la ligne dans le lit même de cette tortueuse vallée. Celle-ci était malgré tout trop exigüe et trop escarpée et, pour pouvoir progresser, la voie multipliait les courbes, traversant et retraversant continuellement la gorge sur une succession de ponts métalliques identiques d'une travée de cinquante mètres. De tous ces ponts, le plus à l'ouest et le plus à l'est – les numé-

ros 2 et 13 – ne permettraient pas l’installation rapide d’une déviation.

Les Turcs étant à court de bêtes de bât, la destruction d’un de ces ponts isolerait leur armée de Palestine de son approvisionnement en vivres et munitions par sa base de Damas, et la priverait de la possibilité de se soustraire à la poussée d’Allenby. Pour effectuer ce raid sur le Yarmuk en partant d’Aqaba, il nous faudrait gagner Azraq via Jefer, ce qui représentait un parcours de cinq cent quatorze kilomètres par l’itinéraire le plus facile ; puis, d’Azraq, qui serait notre base dans le désert, couvrir encore plus de cent soixante kilomètres pour atteindre les ponts. Jugeant le danger éloigné, les Turcs y maintenaient une surveillance si insuffisante que ces ouvrages faisaient des cibles de choix pour un coup de main mené par des bédouins.

Nous soumîmes donc le projet à Allenby. Il nous demanda d’agir le 5 novembre ou dans les trois jours suivants. Si l’opération réussissait et si le temps se maintenait pendant une quinzaine supplémentaire, il y avait de bonnes chances pour qu’aucune unité de l’armée de von Kress ne revît Damas. Les Arabes auraient ensuite la formidable opportunité de se porter en masse jusqu’à leur capitale, prenant à mi-chemin la relève des Britanniques, alors que l’élan originel était presque épuisé. Nos chances étaient suffisamment sûres pour que nous fissions appel à tous nos partisans ; ils se lèveraient promptement et sans hésitation, car l’ampleur du désastre turc serait partout manifeste.

Dans cette optique, il nous fallait installer à Azraq le chef qui, le moment venu, se mettrait à la tête de tous ces nouveaux combattants. Nous savions que Talal se tenait prêt. Nous entretenions des contacts suffisants avec les Druses du Sud par l’intermédiaire de Hussein Abu Naïf, chef suprême des Atrash, dans la région environnant la ville forteresse de Salkhad. Nous ne connaissions pas les Druses du Nord et

ne nous en soucions guère : des fanfarons démesurément intéressés, dont le concours nous eût coûté trop cher. Pour ce qui concernait les tribus, les Beni Sakhr étaient à l'époque très liés à Fayçal. Il les avait confiés à Ali Ibn el-Hussein, ce jeune et sympathique chérif harith qui s'était distingué du côté de Médine dans les difficiles premiers temps de la révolte et qui par la suite, autour d'el-Ula, s'était montré plus newcombien que Newcombe.

Ali avait été l'hôte de Djamal à Damas au cours des années 1915 et 1916 et possédait donc une certaine connaissance de la Syrie. Je le demandai à Fayçal pour lui confier la direction de cette nouvelle entreprise. Son courage, sa ressource et son énergie n'étaient plus à démontrer. Depuis le début, aucune aventure n'avait été trop dangereuse pour lui, aucun désastre trop accablant pour qu'il ne lui opposât son grand rire sonore. Qu'il ne se soit pas fait tuer supposait un sang-froid étonnant au milieu de ces coups durs qui lui plaisaient tant.

Il était magnifiquement bâti, ni très grand ni trop corpulent, mais si fort qu'il était capable, partant de la position agenouillée, de se relever avec un homme debout sur chaque main. Cela faisait appel à toute sa puissance, et ses bras tremblaient tant que ceux qui étaient ainsi soulevés devaient pour conserver leur équilibre s'agripper à son abondante chevelure noire. Bien peu auraient pu en faire autant. De plus, Ali était capable, pieds nus, de devancer un méhari lancé au trot, de soutenir ce train sur un kilomètre, puis, d'une main, de se hisser en selle en tenant son fusil de l'autre. Il était impertinent, têtu, vaniteux, aussi téméraire en paroles que dans ses actes, séduisant en public (lorsqu'il le voulait bien), et assez éduqué pour quelqu'un dont l'ambition était de surpasser tous les bédouins à la guerre et dans les exercices physiques. Il était le chef aux multiples talents capable de retourner dans l'instant n'importe quelle situation désespérée.

Ali nous amènerait les Beni Sakhr. Nous avions bon espoir d'enrôler les Serahin, tribu qui séjournait alors aux abords d'Azraq. J'étais en pourparlers avec les Beni Hassan. Certes, les Rualla avaient pour l'heure gagné leurs quartiers d'hiver dans le sud de l'oued Sirhan et nous ne pouvions jouer notre plus forte carte dans le Hauran ; n'importe, nous disposions d'amples ressources. Faïz el-Ghoussein était parti dans le Leja afin d'y préparer ses Sulut (auxquels leur position stratégique conférait une valeur tout à fait disproportionnée à leur nombre) à agir contre le chemin de fer du Hauran si le signal leur en était donné. En attendant, on stockait des explosifs dans les endroits voulus. Nos amis à Damas étaient avertis du possible déclenchement d'événements ; Ali Riza pacha Rikabi, que les Turcs tenaient pour leur gouverneur militaire et que nous savions être le principal agent et conspirateur chérifien, prenait en secret diverses mesures visant à s'assurer de la place le moment venu.

Mon plan consistait, partant d'Azraq avec un parti d'une cinquantaine d'hommes sous la conduite de Rafa (ce très valeureux cheikh qui m'avait escorté au mois de juin), à foncer à travers le pays khoreisha pour gagner Um Keis en une ou deux marches forcées. Um Keis n'est autre que l'ancienne Gadara, fameuse pour avoir abrité les poètes Ménippe et Méléagre, celui-là même dont la liberté de ton marqua l'apogée des lettres syriennes. Cette localité se situait juste au-dessus de Hemme, le plus à l'ouest et le plus beau de tous les ponts du Yarmuk, un chef-d'œuvre dont la destruction m'assurerait une place au sein de l'école gadaréenne. La population locale était disposée à ne pas nous voir passer.

Il n'y avait qu'une demi-douzaine de sentinelles sur le tablier et les butées de ce pont, que j'avais soigneusement reconnu. J'espérais persuader une partie des Abu Tayi commandés par Zaal de m'accompagner. Avec ces hommes-loups, nous étions assurés d'emporter le pont d'assaut. Afin

d'empêcher des renforts ennemis d'arriver aussitôt du poste de Hemme, nous disposerions sur un point élevé en deçà du pont une mitrailleuse qui en battrait les abords. Une Lewis serait placée sur l'autre flanc. Elles seraient servies par des mitrailleurs indiens de l'unité que le capitaine Bray avait formée avec des volontaires issus de la division de cavalerie qui avait servi en France. Ces éléments étaient sous les ordres du *djemadar*¹ Hassan Schah, homme solide et expérimenté, et avaient passé des mois dans l'arrière-pays d'al-Wadjh. On pouvait donc compter sur leurs qualités de méharistes et leur aptitude à endurer les marches à venir.

La démolition des poutrelles requerrait un chapelet d'explosif qui serait mis à feu par électricité. Le *Humber* nous fournit, pour en simplifier la fixation, des bandes et boucles en toile à voile. L'opération n'en serait pas moins délicate à effectuer sous le feu ennemi et, de crainte d'essuyer des pertes inutiles, C. E. Wood, ingénieur de la base d'Aqaba et seul officier du génie disponible, fut invité à être de l'expédition. Il accepta immédiatement, bien que les médecins lui eussent interdit tout service actif suite à une blessure par balle à la tête qu'il avait reçue en France, ce qui l'amena à secrètement douter de son endurance et de son sang-froid en cas de coup dur. George Lloyd², qui séjournait pour encore quelques jours à Aqaba avant de se rendre à Versailles afin d'y participer à une funeste réunion interalliée, décida de faire route avec nous jusqu'à el-Jefer; comme il était un des meilleurs compagnons et des voyageurs les moins encombrants du monde, sa venue contribua à ce que l'attente fût plaisante.

Alors que nous en étions aux ultimes préparatifs, un allié

1. *Djemadar*: lieutenant dans l'armée indienne.

2. David Lloyd George (1863-1945): homme politique anglais, à l'époque ministre des Munitions, puis de la Guerre. Il eut un rôle prépondérant dans les négociations du traité de Versailles.

inattendu se présenta en la personne de l'émir Abd el-Kader el-Jezairi, petit-fils du chevaleresque défenseur d'Alger contre les Français. La famille, qui vivait à Damas depuis une génération, y avait atteint une position de premier plan. Omar, un de ses membres, avait été pendu par Djamal pour faits de trahison révélés par les documents de Picot. Le restant de la famille avait été déporté. Abd el-Kader nous fit le long récit de son évasion de Brusa et de son voyage truffé de mille péripéties à travers l'Anatolie et la Syrie jusqu'à Damas. Y apprenant l'existence du soulèvement arabe, il était parti pour le sud via le djebel Druse pour voir ce que le mouvement avait à offrir.

Il s'agissait en fait d'un fanatique islamique, à demi égaré par la ferveur religieuse et une foi forcenée en sa propre personne. Il avait été libéré à la demande d'Abbas Hilmi et dépêché à La Mecque par ce dernier pour affaires privées. Il s'y était rendu, y avait rencontré le roi Hussein et était revenu à Aqaba avec une bannière écarlate et de somptueux cadeaux, tout frémissant d'exaltation, son esprit dérangé à demi pénétré de la justesse de notre cause.

Il proposa à Fayçal le concours corps et âmes de ses villageois, exilés algériens vigoureux et pugnaces qui vivaient regroupés dans la région de Jaulan le long de la rive nord du Yarmuk. Nous sautâmes sur cette occasion de contrôler pour un temps bref la partie centrale de la voie ferrée, qui comprenait deux ou trois des ponts les plus importants, cela sans l'inconvénient d'avoir à soulever les campagnes environnantes, puisque ces Algériens étaient des étrangers honnis et que jamais les paysans arabes ne se joindraient à eux.

Nous renonçâmes donc à demander à Rafa de nous retrouver à Azraq et ne dîmes rien à Zaal, concentrant toutes nos pensées sur l'oued Khalid et ses ponts. Alors que nous étions dans ces dispositions d'esprit, le colonel Brémont nous envoya un télégramme de mise en garde : selon lui, Abd el-Kader

était un espion et un traître à la solde des Turcs. Passablement déconcertés, nous surveillâmes le personnage de près, mais sans rien relever à l'appui de cette accusation, qu'il convenait du reste de ne pas prendre pour argent comptant, attendu que Brémond était plus un politique au service de sa nation qu'un collègue œuvrant pour la cause, et que sa tournure d'esprit toute militaire pouvait lui avoir égaré le jugement lorsqu'il avait entendu Abd el-Kader dénoncer ouvertement la France et tout ce qui était français. Cette habitude qu'ont les Français de dépendre leur pays sous les traits d'une belle femme leur inspire une animosité collective à l'encontre de ceux qui ne sont pas sensibles à ses charmes.

Fayçal demanda à Abd el-Kader de cheminer avec Ali et moi, puis me dit : « Je sais qu'il est fou, mais je le crois sincère. Restez vigilant et servez-vous de lui. » Nous continuâmes donc à lui témoigner une totale confiance, nous fondant sur le double principe qu'un fourbe n'eût pas cru à notre sincérité et que la suspicion était le plus sûr moyen de rendre faux quelqu'un d'honnête. En fait, sa sensibilité musulmane s'indignait de ma qualité de chrétien et notre compagnie froissait son orgueil, car les tribus montraient plus de révérence envers Ali et me traitaient encore mieux que lui. Sa stupidité bornée eut à deux ou trois reprises raison du sang-froid d'Ali, ce qui donna lieu à des scènes pénibles. Pour finir, après avoir retardé notre marche et dérangé nos projets autant qu'il le pouvait, il nous laissa tomber en un moment difficile.

LXXVIII EN AVANT

Notre mise en route fut comme toujours laborieuse. Parmi mes préparatifs personnels, il me fallut choisir avec soin mes

gardes du corps et leur adjoindre des hommes nouveaux connaissant les régions que nous allions traverser. Comme d'habitude, j'eus à choisir entre un grand nombre de candidats. Je finis par prendre six recrues à l'essai. Parmi celles-ci figurait Mahmud, natif de Turra, au bord du Yarmuk, village à proximité du pont le plus en amont. Il s'agissait d'un jeune d'environ dix-neuf ans, l'esprit vif, soupe au lait, avec cette pétulance qui accompagne souvent les cheveux bouclés. Un autre était Abd el-Aziz, de Tafas, garçon plus âgé, qui avait passé trois années chez les bédouins pour se soustraire au service militaire. Bavard et superficiel, très content de lui, il savait y faire avec les chameaux. Il y avait aussi Mustafa, natif des environs de Deraa, garçon aimable, très droit, qui restait toujours tristement à l'écart de ses semblables (atteint de surdité, il avait honte de son infirmité comme si c'eût été un méfait). Un jour, sur la plage, il m'avait demandé d'une parole brève à être admis parmi mes gardes du corps. Il s'attendait si visiblement à essuyer un refus que j'acceptai. Ce fut un bon choix en ce qui concernait les autres, car ils purent rudoyer ce doux paysan à l'envi et se décharger sur lui des tâches subalternes. Cela ne l'empêchait pas d'être lui aussi content de son sort, car il était entouré de têtes brûlées et le monde croirait qu'il était du nombre. Afin de compenser son inefficacité lors de la marche, j'enrôlai Showakh et Salem, deux chameliers cherarat, et Abd el-Rahman, esclave fugitif de Riyad, désormais affranchi au service de Mohammed el-Dheilhan, le Toweihan.

De mes anciens gardes du corps, je choisis de laisser Mohammed et Ali en repos. Ils étaient fatigués au terme de toutes ces aventures et avaient, comme leurs bêtes, grand besoin d'aller se mettre quelques semaines au vert. Cela faisait d'Ahmed le chef obligé du groupe. Il le méritait du fait de son intraitable énergie ; mais le choix évident se révèle rarement bon : comme je me m'y attendais à demi, il fit mauvais

usage de son autorité et devint tyrannique. Ce serait donc sa dernière marche avec moi. Je pris Kreim pour les méharis, ainsi que Rahail, garçon infatué et lubrique pour qui l'excès de travail était la grâce qui le maintenait continent. Matar, parasite appartenant à la tribu des Beni Hassan, s'agrégea à nous. Son corps adipeux de paysan emplissait tout le siège de sa selle et prenait une part presque aussi importante aux inévitables blagues obscènes ou scabreuses auxquelles les hommes s'adonnent pour passer le temps pendant une marche. Il se pouvait que nous eussions à traverser le territoire des Beni Hassan, or il avait quelque influence au sein de cette tribu. Son évidente cupidité nous assurait de sa personne et de ses bons offices jusqu'au moment où ses espoirs d'enrichissement seraient déçus. Il était devenu profitable d'être à mon service, car je connaissais ma valeur pour le mouvement et dépensais généreusement afin d'assurer ma sécurité en son sein. La rumeur, pour une fois obligeante, dorait ma paume ouverte. Farraj et Daoud, mes deux Ageyl préférés, plus Khidr et Mijbil, deux Biasha, complétaient l'effectif.

Lorsque nous étions en chemin, Farraj et Daoud se montraient toujours efficaces et joyeux, car ils aimaient voyager, comme tous ces Ageyl si alertes. Mais au camp, leur excès de vitalité avait quelque chose de débridé et leur valait sans cesse des ennuis dont il me fallait chaque fois les sortir, moyennant plus ou moins de difficultés et de dépenses. Cette fois-là, ils se surpassèrent. À midi le jour du départ ils ne s'étaient pas encore montrés, quand arriva un message du cheikh Yusuf m'annonçant qu'ils étaient en prison et m'invitant à venir en parler avec lui. Me rendant aussitôt chez lui, je le trouvai partagé entre fureur et hilarité. Il venait d'acheter un méhari à la robe crème et du sang le plus pur, qu'il n'avait pas encore marqué. Dans la soirée, cette bête était allée divaguer au milieu de la palmeraie où campaient mes Ageyl. À cent lieues d'imaginer qu'elle appartenait au gouverneur, ils s'étaient

amusés à lui teindre la tête en rouge vif avec du henné et les jambes en bleu intense avec de l'indigo, puis l'avaient relâché. Aqaba fut aussitôt sens dessus dessous au spectacle de cet animal de cirque. Yusuf, qui reconnut – non sans mal – son méhari, lança toute sa police à la recherche des criminels. Maculés de teinture jusqu'aux coudes et clamant haut et fort leur parfaite innocence, les deux plaisantins furent traînés au tribunal. Les preuves étant accablantes, Yusuf, après avoir fait son possible pour les mortifier en les faisant fustiger avec une nervure de palme, les envoya aux fers pour une longue semaine. Je le dédommageai en lui prêtant un de mes méharis jusqu'à ce que le sien eût recouvré un aspect honorable. Puis je lui expliquai que j'avais absolument besoin de ces deux garçons et en appelai à son sens de l'humour en m'engageant solennellement à leur appliquer une nouvelle dose du même traitement dès qu'ils seraient remis de la première. Il donna ordre de les libérer. Enchantés d'échapper, quelles qu'en fussent les conditions, à la vermine de la prison, ils nous rejoignirent en chantant.

Cette affaire nous ayant retardés, nous fîmes un gigantesque dernier banquet dans le confort du camp d'Aqaba et partîmes dans la soirée du 24 octobre. Après avoir cheminé lentement pendant quatre heures, nous établîmes notre bivouac à minuit à trois kilomètres en aval de la naissance du bras droit du delta de l'Itm. La première étape était toujours lente, car les chameaux comme les hommes détestaient ce moment du départ pour de nouvelles hasardeuses pérégrinations. Les charges glissaient, il fallait resserrer les sangles de selle, les hommes changeaient de monture. Outre les méharis réservés à mon usage (Ghazala, l'aïeule, qui était sur le point de mettre bas, et Naama, chamelle cherarat que les Sukhur avaient volée aux Rualla) et ceux dévolus à mes gardes du corps, j'avais équipé les Indiens et prêté des bêtes à Wood (qui avait le fessier délicat et montait presque chaque jour

un animal différent) et à Thorne. Ce dernier était le yeoman de Lloyd, il menait sa bête presque comme un Arabe et avait belle allure avec son keffieh et sa cape à rayures jetée sur son uniforme kaki. Quant à Lloyd, il avait pour sa part un méhari dheraiyeh de pure race que Fayçal lui avait prêté, bel et rapide animal, mais tondu pour cause de gale et passablement efflanqué.

Notre caravane s'étira fâcheusement. Wood se laissa distancer et mes hommes, qui manquaient de métier et avaient fort à faire pour maintenir les Indiens groupés, l'eurent bientôt perdu de vue. Il se retrouva seul avec Thorne et, dans l'obscurité qui baigne le fond des gorges sauf lorsque la lune est au zénith, ils ne prirent pas vers l'est à notre suite et restèrent sur la piste principale en direction de Guweira. Ils poursuivirent ainsi pendant plusieurs heures, puis, ne relevant toujours aucun signe de notre présence, décidèrent d'aller attendre le lever du jour dans une petite vallée transversale. Ils ne connaissaient pas le pays et se méfiaient des Arabes, aussi se relayèrent-ils pour veiller sur leurs bêtes. Ne les voyant pas venir, nous comprîmes ce qui avait dû se produire ; Ahmed, Abd el-Aziz et Abd el-Rahman, ceux qui parmi mes hommes connaissaient la région, rebroussèrent chemin avant l'aube avec ordre de remonter tous les itinéraires possibles et de conduire les deux disparus après ou avant nous au Roum.

Je restai avec Lloyd et le gros de la troupe pour leur tenir lieu de guide. Nous gravîmes les ondulations du Hawara, puis redescendîmes vers le Roum en suivant les vallées rose et verte du Nedjed. L'air et la lumière étaient si merveilleux que nous flâinions sans souci du lendemain ; et puis j'avais Lloyd avec qui converser, si bien que le monde m'apparaissait sous son meilleur jour. Il y avait eu dans la soirée une légère averse qui avait marié ciel et terre pour une journée toute de douceur. Les couleurs des falaises, des arbres et du

sol étaient si pures et si tranchées que nous aspirions à un véritable contact avec elles et souffrions de notre débilitante incapacité à emporter quelque chose d'elles avec nous. Nous étions d'humeur à musarder. Les Indiens se révélaient piètres méharistes et avançaient aussi lentement que maladroitement. Quant à Farraj et Daoud, ils invoquèrent une forme inédite d'endolorissement dû à la selle, qu'ils nommaient *yusufiyeh*, et allèrent à pied la plus grande partie du voyage.

Nous entrâmes enfin dans le Roum alors qu'un crépuscule écarlate brûlait sur ses colossales parois rocheuses et enfilait de ses longs traits de feu la prodigieuse avenue menant à Guweira. Wood et Thorne, déjà arrivés, nous attendaient dans l'amphithéâtre de grès qui abritait les sources. Wood, souffrant, était allongé sur la plate-forme où j'avais naguère campé, au pied des gros rochers rouges du côté sud. Abd el-Rahman les avait rattrapés avant midi et, se faisant comprendre avec beaucoup de difficulté, car leurs quelques mots d'égyptien ne leur furent pas d'un grand secours face à son dialecte aridh émaillé d'argot howeit, les avait finalement persuadés de le suivre. À leur grand désagrément, il avait coupé à travers la montagne par le sentier malaisé allant de 'bel Hiran à Roum. Affamé, accablé de chaleur et d'angoisse, Wood était furieux au point de refuser de toucher au plat indigène qu'en chemin Abd el-Rahman confectionna pour eux sous une tente n'jadat. S'étant figuré ne jamais nous revoir, il se montra mal aimable quand nous arrivâmes, trop possédés par l'émotion où Roum plonge tous ses visiteurs pour compatir à ses souffrances. En fait, après lui avoir lancé un regard et accordé un simple « Oui », nous le laissâmes allongé là pour aller déambuler en échangeant à voix basse des commentaires émerveillés. Heureusement, Ahmed et Thorne se préoccupaient davantage de la nourriture du corps et, avec le souper, nous renouâmes des relations cordiales.

Nous dormîmes dans l'air frisquet qui dégringolait au long

de la paroi où jaillissait la chute d'eau. Le lendemain, alors que nous sellions les bêtes, Ali ibn el-Hussein et Abd el-Kader firent leur apparition. Lloyd et moi primes une deuxième collation avec eux, car ils se querellaient et le fait d'avoir des invités les calma pour un temps. Lloyd était de cette catégorie rare de voyageurs qui sont capables de manger n'importe quoi avec n'importe qui, dans n'importe quelles conditions et à n'importe quel moment. Puis, poussant nos montures entre les tamaris, nous partîmes à la suite de notre groupe vers le fond du gouffre de l'oued Roum. C'était la première fois que Lloyd voyait le Roum, dont les reliefs gigantesques paraissent avoir été pensés et surpassent la Nature autant que l'architecture la plus sublime, comme si Dieu les avait érigés en vue de quelque grande reconstitution historique pour laquelle les fils de l'homme eussent été insuffisants.

Parvenus au bas de la vallée, nous traversâmes la plate étendue du Gaa, où pour le plus grand plaisir de Wood nous fîmes rivaliser nos méharis de vitesse sur sa surface de velours, rejoignant ainsi le reste de la troupe et la dispersant par notre surgissement au grand galop. Les chameaux peu chargés des Indiens se mirent à danser avec des cliquètements de ferblantier ambulancier et eurent bientôt renversé leurs fardeaux. Puis l'effervescence retomba et nous remontâmes paisiblement l'oued Hafira, étroite faille qui s'enfonce dans le plateau comme une estafilade. En haut se trouvait le col escarpé (donnant sur les hauteurs de Batra) que nous avions emprunté lors de notre seconde opération contre le chemin de fer. Ce jour-là, toutefois, nous ne poussâmes pas jusque-là et, par paresse autant que par désir de confort, fîmes halte dans le bas abrité de la vallée, à l'endroit même de notre précédent campement, où les chameaux purent se repaître à satiété pour la première fois depuis le départ d'Aqaba. De grands feux de broussailles furent allumés, fort réjouissants par cette fraîche soirée, puis nous fîmes bombance.

Comme à l'ordinaire, Farraj m'avait préparé du riz à sa façon. Lloyd, Wood et Thorne s'étaient munis de singe et de biscuit. Tout le monde se réunit pour banqueter, puis j'entretins longuement Lloyd de mon plan concernant Bagdad. La guerre n'avait pas pris trop bonne tournure et je pensais que les Anglais qui se trouvaient encore en Mésopotamie et en Palestine ne tarderaient peut-être pas à être envoyés en France. Les Arabes seraient alors seuls pour mener l'offensive en Turquie ; et l'offensive leur incombait d'office, car une rébellion ne pouvait survivre autrement. Notre marche nous conduisait dans le djebel Druse ; j'avais espoir d'y établir une base et, pendant que les Turcs retrancheraient Damas contre nous, de nous glisser dans Bagdad. Il y avait en Mésopotamie cent mille combattants arabes, meilleurs en petites unités que les petites unités turques, car la fleur de la Turquie était morte à Gallipoli et dans le Caucase. Bagdad, plus légèrement défendue que la Syrie, était d'autant plus à notre portée. Certes, les Mésopotamiens n'étaient pas encore nationalistes, et les Britanniques sur place affirmaient qu'ils ne prendraient pas les armes ; mais notre tâche était de lever des combattants dans de nouvelles provinces et nous avions peu de craintes de jamais trouver un Arabe qui restât sourd à notre cri de guerre et à notre credo de liberté.

Le lendemain, nous gravâmes lentement jusqu'à son sommet le tracé sinueux et accidenté du col, nous arrêtant à chaque détour pour contempler derrière nous l'avenue herbeuse de la vallée du Hafira, ponctuée en son centre d'une hauteur en forme de cône parfait, avec en arrière-plan les fantastiques dômes gris et les rutilantes pyramides des montagnes du Roum, dont la fantasmagorie était ce jour-là encore renforcée par les masses nuageuses qui pesaient sur le tout. Le regard neuf de Lloyd affinait encore ma vision des paysages connus. Pendant que nous les contemplions, notre longue caravane serpentait vers les hauteurs. Il n'était pas midi que

déjà tous les chameaux, ceux des Arabes, ceux des Indiens et les bêtes de bât, avaient atteint sans encombre le sommet. Fort satisfaits, nous nous laissâmes lourdement redescendre dans la première vallée verdoyante passé la crête, à l'abri du vent et réchauffée par un soleil timide qui tempérerait la fraîcheur automnale de ce haut plateau. Quelqu'un, de nouveau, se mit à parler de manger.

LXXIX
MARCHE DE NUIT

Je partis en reconnaissance vers le nord en compagnie d'Aouad, jeune chamelier cherarat que j'avais engagé à Roum au dernier moment sans beaucoup m'informer à son sujet. Nous avions avec nous un tel nombre de bêtes de bât, et les Indiens étaient si novices dans l'art de les charger et de les mener, qu'une grande partie du travail retombait sur mes gardes du corps, ce qui les détournait de leur véritable tâche, qui était de rester à mes côtés. C'est pourquoi, quand Showakh vint me présenter son cousin, un Cherarat Khayal disposé à servir aux conditions que je dirais, je l'engageai au premier coup d'œil. Je jugeai ce jour-là plus prudent de le tester préalablement à un coup dur.

Nous fîmes le tour d'Aba el-Lissan et de Fuweilah pour nous assurer que leurs garnisons respectives étaient suffisamment en repos, car elles avaient eu par le passé la déplaisante habitude d'envoyer brusquement et sans préavis des patrouilles montées du côté de Batra et je n'avais aucune envie d'engager ma troupe dans des actions sans nécessité. Aouad était un garçon déguenillé de peut-être dix-huit ans, la peau très brune, magnifiquement bâti, avec la musculature et la vigueur d'un athlète entraîné, vif comme un chat, fort à

l'aise en selle (il montait superbement) et d'assez belle mine, bien qu'il eût quelque chose de l'air chafouin des Cherarat, et en permanence dans son œil farouche une sorte d'attente inquiète, comme s'il comptait à tout moment recevoir de la vie quelque chose d'inédit et de pas vraiment plaisant.

Ces Cherarat constituent une énigme. Pour l'aspect, ils sont arabes, mais peut-être mieux faits que les autres et plus robustes. Leur existence est plus difficile et plus ascétique que celle des autres bédouins. Il peut leur arriver de passer des années d'affilée dans le désert sans fréquenter un marché, vivant de samh, de dattes et de lait de chamelle. Ils possèdent de grands troupeaux de chameaux et, connaissant leur métier d'éleveurs, ils obtiennent les meilleurs méharis du nord de l'Arabie. Ils font des guerriers plein de bravoure, quoique ne se battant pas pour leur propre compte, puisqu'ils n'ont ni ennemis jurés ni structure tribale et, disséminés par tout le désert septentrional, vivent en ilotes au milieu des Arabes. Chasif el-Lehaoui, à l'époque regardé comme un de leurs cheikhs, était petit-fils d'un paysan de Tafileh et ne devait son prestige qu'à sa richesse. En fait, ils ne sont pas une tribu mais une race; cousins des Heteym, ils sont comme ceux-ci méprisés par leurs voisins arabes, qui les jugent trop inférieurs pour s'apparier avec eux, qui leur dénie toute considération et les traitent en public avec un dédain non déguisé. Les Cherarat supportent tout cela sans se plaindre.

J'ai souvent fait appel à eux lors de mes chevauchées à partir d'Aqaba: ces hommes se révèlent toujours utiles. Bien qu'aussi arabes que l'Arabie, ils se tiennent en dehors de sa société et ne nourrissent aucun sentiment de solidarité avec les tribus. Ils sont des parias et la conscience de leur extrême dégradation offre une base solide sur laquelle fonder une relation de confiance. Les autres hommes ont des espoirs ou des illusions. Les Cherarat savent, eux, que rien de meilleur que l'existence physique ne leur est permis par le restant

de l'humanité en ce monde ou dans un autre. Je les traitais toutefois comme les autres membres de ma garde. Cela les surprenait, puis ils savaient l'apprécier lorsqu'ils découvraient que, tant qu'ils me servaient, ma protection était efficace et suffisante. Ces conditions posées, ils devenaient entièrement miens et faisaient de bons esclaves, car rien dans le désert n'était en dessous de leur dignité ni n'excédait leur robustesse.

Aouad ne savait pas encore à quoi s'en tenir. En ma présence il était emprunté et manquait de naturel, même si j'avais pu observer qu'avec ses camarades il pouvait se montrer joyeux et très blagueur. Son recrutement constituait pour lui une incroyable aubaine et il était pitoyablement soucieux de se plier à ma volonté. Pour lors, elle était de traverser la grand-route de Maan afin d'attirer l'attention des Turcs. Quand ce fut fait et qu'ils firent une sortie pour nous prendre en chasse, nous revînmes sur nos pas, décrivîmes une nouvelle épingle à cheveux et envoyâmes nos poursuivants à dos de mules se fourvoyer du côté d'Aba el-Adham. Aouad joua le jeu avec jubilation et se servit avec adresse du fusil qu'il venait de toucher.

Après cela, je montai avec lui jusqu'au sommet d'une hauteur située non loin d'Ageila, d'où nous pouvions apercevoir Batra et les vallées qui descendent vers Aba el-Lissan. Nous y restâmes jusqu'après midi à nous prélasser près du cairn tout en contemplant les Turcs qui continuaient dans la mauvaise direction, nos camarades qui faisaient la sieste, leurs chameaux au pâturage, et les ombres des nuages bas qui paraissaient de douces cuvettes se poursuivant les unes les autres au long de terrasses herbeuses inondées de soleil. L'endroit était tranquille, un peu frisquet, et fort éloigné de l'agitation du monde. L'austérité de ces montagnes rendait dérisoire le vulgaire fardeau de nos soucis quotidiens. À l'Importance elle substituait la Liberté, la capacité à être

seul, à se dépouiller d'une personnalité fabriquée ; une pause, un oubli total de l'être.

Mais Aouad fut incapable d'oublier son appétit et cette possibilité nouvelle qu'il avait découverte dans ma caravane de le satisfaire régulièrement chaque jour ; allongé sur le ventre, il donnait des signes d'impatience, mâchonnant à la chaîne d'innombrables tiges de graminées tout en me parlant, sans me regarder et dans un langage haché, de sa vie animale. C'est alors que nous aperçûmes la caravane d'Ali qui venait d'apparaître sur le plateau au débouché du col. Nous dévalâmes à toutes jambes les pentes verdoyantes pour aller à sa rencontre. Ali me dit avoir perdu quatre chameaux au cours de l'ascension ; deux s'étaient tués en tombant et deux autres étaient morts d'épuisement en gravissant les saillies rocheuses. De plus, il était de nouveau brouillé avec Abd el-Kader, dont il priait le Ciel de le délivrer de la bêtise, de la suffisance et des manières frustes.

Nous le laissâmes là. Il nous suivrait après le coucher du soleil et, comme il n'allait marcher que de nuit et qu'il n'avait pas de guide, je lui affectai Aouad, qui connaissait le pays jusqu'au chemin de fer et au-delà jusqu'à Jefer, où nous nous retrouverions sous les tentes d'Auda. Puis, les bêtes chargées, nous repartîmes, traversant vallées peu profondes et chaînes de collines. Au crépuscule, nous avons atteint une dernière éminence. De son sommet, la vue embrassait toute l'étendue de la vaste dépression qui allait d'Aneyza à Shedia et dont la voie ferrée longeait le bord occidental. La construction carrée de la gare de Ghadir el-Haj se distinguait dans le lointain, se détachant artificiellement à des kilomètres et des kilomètres de là sur la strate bleutée de l'horizon. Derrière nous dans la vallée poussaient des buissons de genêts ; nous fîmes halte et leurs branches alimentèrent les feux sur lesquels on prépara le souper. Hassan Schah eut la bonne idée (qui tourna ensuite à l'habitude) de conclure le repas en nous offrant

de son thé indien. Nous en étions trop friands pour refuser et, à notre grande honte, nous finîmes par épuiser toute sa provision de thé et de sucre avant que de nouvelles rations nous fussent envoyées de la base.

Comme je connaissais très mal la région, Lloyd et moi remontâmes sur la hauteur avant la nuit pour prendre un relèvement du chemin de fer à l'endroit où nous nous propositions de le traverser, juste en dessous de Shedia. Lorsque les étoiles se montrèrent, nous convînmes qu'il nous faudrait marcher vers Orion. Nous nous mîmes en chemin et avançâmes pendant des heures et des heures sans que cette constellation semblât se rapprocher ou qu'apparût quoi que ce soit entre elle et nous. Laissant les hauteurs derrière nous, nous avions pris pied sur la plaine. Striée de loin en loin par des oueds peu profonds dont, à la clarté laiteuse des astres, les berges lisses et peu élevées nous paraissaient chaque fois être le terrassement de la voie ferrée, cette plaine n'en finissait pas. Le sol était ferme, et la brise rafraîchissante du désert, que nous recevions de face, donnait de l'allant à nos montures.

Lloyd et moi prîmes les devants afin d'aller reconnaître la ligne; ainsi le gros de la troupe ne serait pas trop avancé si jamais nous tombions sur une casemate ou une patrouille turque. Nos excellents méharis, peu chargés, prirent une trop longue foulée, et sans nous en apercevoir, nous distançâmes de plus en plus la pesante caravane des Indiens. Hassan Schah, le djemadar, détacha un homme pour ne pas nous perdre de vue, puis un second, puis un troisième, au point que sa troupe se retrouva bientôt divisée en plusieurs cordons étirés hâtant le pas à la suite les uns des autres. Il nous fit parvenir le message, qui nous arriva inintelligible après être passé par trois langues différentes, d'avoir à ralentir l'allure afin de faciliter un regroupement.

Nous fîmes halte et découvrîmes que cette nuit si tranquille était pleine de bruissements. Le parfum des herbes dessé-

chées nous caressait le visage au gré d'une brise faiblissante. La marche reprit, plus lente. Il nous sembla de nouveau que des heures s'écoulaient. La plaine était toujours barrée de levées trompeuses qui nous interdisaient de relâcher notre attention. L'idée nous vint que les astres se déplaçaient et que nous faisons fausse route. Lloyd ayant une boussole quelque part, nous nous arrêtâmes le temps de fouiller vainement ses profondes fontes de selle. Thorne, arrivé à notre hauteur, la retrouva dans un recoin des siennes. Ayant recalculé la route d'après son aiguille luminescente, nous abandonnâmes Orion pour une étoile Polaire qui paraissait plus favorable.

Et de cheminer encore interminablement, jusqu'à ce que, comme nous gravissions une élévation de terrain plus haute que les autres, Lloyd fit soudain stopper sa monture et pointât le doigt droit devant. Juste en face de nous sur l'horizon se dessinaient deux édifices cubiques, plus sombres que le ciel, et, à côté, un petit toit pointu. Nous étions en train de nous diriger droit sur la gare de Shedia et avions failli tomber dessus. Obliquant aussitôt sur la droite, nous partîmes au trot à travers un espace découvert, un peu inquiets à l'idée que ce brutal changement de cap pourrait échapper à une partie des retardataires ; mais tout se passa bien et, quand nous fûmes tous réunis quelques minutes plus tard au fond de la première cuvette, nous échangeâmes nos frissonnantes impressions en anglais et en turc, en arabe et en ourdou. Au loin, derrière nous dans le camp turc, des chiens se mirent à aboyer.

Connaissant désormais notre position, nous prîmes un nouveau relèvement afin de marcher au sud et d'éviter ainsi la première grande casemate après Shedia, celle à laquelle nous avons eu affaire lorsque nous avons fait sauter notre deuxième train. Nous repartîmes confiants, comptant traverser sous peu la ligne. Mais, de nouveau, le temps passait sans que rien nous apparût. Il était minuit et cela faisait six heures

que nous marchions ; Lloyd, agacé, dit que nous serions à Bagdad dans la matinée. À coup sûr, il n'y avait pas de voie ferrée dans les parages. Thorne aperçut une rangée d'arbres, puis crut les voir bouger ; aussitôt les culasses des fusils cliquetèrent, mais ce n'étaient que des arbres.

Nous avions perdu espoir, nous poursuivions maintenant notre route avec indifférence, dodelinant sur notre selle, nos paupières s'abaissant devant nos yeux fatigués. Une nouvelle fois, les Indiens se laissèrent distancer par nos rapides méharis. Une heure plus tard se profila au loin une ondulation de terrain différente des autres. Elle était rectiligne et ponctuée de taches sombres qui pouvaient être des buses. L'esprit aussitôt en alerte, nous poussâmes nos montures en avant aussi vite que silencieusement. Lorsque nous fûmes plus près, le talus se hérissa d'un alignement de poteaux pointus : ceux du télégraphe. Une silhouette couronnée de blanc nous arrêta une seconde, mais elle ne bougeait point et nous reconnûmes une borne kilométrique.

Ayant fait aussitôt arrêter la caravane, nous longeâmes la voie, puis nous en approchâmes pour voir ce que cachait le grand silence de l'endroit, nous attendant à ce que les ténèbres vomissent soudain sur nous un déluge de feu et que le silence volât en éclats sous des salves de mousqueterie. Mais rien ne se passait. Nous atteignîmes le remblai ; il était désert. Nous le parcourûmes à pied sur deux cents mètres, dans les deux sens : personne ; nous avions toute la place voulue pour franchir la voie.

Nous fîmes passer au reste de la troupe l'ordre de traverser sur-le-champ et de s'enfoncer dans l'accueillant désert qui s'étendait à l'est du chemin de fer. Puis nous nous assîmes côte à côte sur les rails pour écouter le sifflement des fils au-dessus de notre tête, cependant que la longue file d'ombres massives émergeait des ténèbres, se hissait un peu gauchement sur le remblai et son ballast, puis, dans ce silence bruissant

d'effort qu'est une caravane de chameaux cheminant de nuit, redescendait derrière nous dans l'obscurité. Le dernier passé, le petit groupe que nous étions s'assembla autour du poteau télégraphique le plus proche. Il y eut une brève bousculade d'où Thorne émergea, s'élevant lentement jusqu'au premier fil. D'un rétablissement, il se jucha à califourchon sur le support de l'isolateur, puis il tendit le bras vers le fil le plus élevé. L'instant d'après on entendit une forte vibration métallique, et le poteau trembla lorsque les deux extrémités du fil sectionné se détendirent violemment, s'arrachant d'un coup sec à dix poteaux ou plus dans les deux directions. Les deuxième et troisième fils subirent le même sort, allant se convulser sur la pierraille. Ce tintamarre ne donna lieu à aucune réaction, ce qui prouvait que nous étions à équidistance de deux casemates. Thorne, les mains couvertes d'échardes, se laissa glisser le long du poteau chancelant pour atterrir dans nos bras. Nous regagnâmes nos méharis baraqués, près desquels s'impatientaient mes gardes, et nous partîmes au trot pour rattraper les autres. Une heure de marche, et nous fîmes halte pour un court repos jusqu'à l'aube. Alors que le soleil n'avait pas commencé de poindre, l'écho, loin dans le nord, d'une courte fusillade ponctuée par le crépitemment d'une mitrailleuse nous réveilla. Ali ibn el-Hussein et Abd el-Kader ne franchissaient pas la voie aussi tranquillement que nous venions de le faire.

Le lendemain matin, par un beau soleil, notre parti suivit un temps une direction parallèle au chemin de fer, puis, après avoir salué le premier train venant de Maan, s'engagea sur l'étrange plaine de Jefer. La journée était lourde, et le soleil gagna en puissance, levant des mirages sur les étendues surchauffées. Marchant à l'avant, à l'arrière ou sur le flanc de notre caravane fort étirée, nous en voyions une partie immergée dans un flux argenté, une autre flottant haut sur la surface ondoyante qui s'allongeait et se rétractait à chaque oscillation des chameaux ou inégalité du terrain.

Au début de l'après-midi, nous trouvâmes Auda Abu Tayi, dont le campement était discrètement installé dans la zone broussailleuse et accidentée qui s'étendait au sud-ouest des puits. Il nous réserva un accueil un peu contraint. Ses grandes tentes, et ses femmes avec, avaient été envoyées à Tubaik, hors de portée des avions turcs. Il vivait sous le double toit d'une gaitone dont il manquait la moitié de la paroi. Installé auprès de lui de l'autre côté de la toile, Zaal s'abritait sous l'auvent (dressé sur des poteaux télégraphiques volés).

Il n'y avait là qu'une poignée de Toweiha. Une âpre dispute les opposait à Auda au sujet de la répartition des subsides au sein des tribus. Le vieil homme était attristé que nous le trouvions dans cet état de faiblesse. Je fis de mon mieux pour apaiser le différend et leur changer les idées en leur faisant miroiter de nouvelles perspectives, et je parvins à leur faire retrouver le sourire, ce qui, avec les Arabes, est déjà bataille à moitié gagnée. Après ce prudent premier pas, nous nous levâmes pour aller manger avec Mohammed el-Dheilan, qui avait sa tente à un kilomètre dans le nord de celle d'Auda. Moins spontané que la plupart de ses compatriotes, Mohammed était meilleur diplomate; quelle que fût la situation, il était capable, s'il le jugeait bon, d'afficher une apparence de cordialité. Il nous reçut fort bien et nous offrit un somptueux plateau de riz, de viande et de tomates séchées. Mohammed était villageois dans l'âme, il se nourrissait trop bien.

Après le repas, alors que nous nous en revenions à travers les fossés abrupts, semblables à des souilles de mammoth, creusés deux ans auparavant dans le dur limon de la plaine de Jefer par le ravinement des crues, je fis part à Zaal de mon projet d'expédition contre les ponts du Yarmuk, avec possibilité de se rabattre sur des objectifs du côté de Hemme, de l'oued Khalid ou de Tell el-Shehab. L'idée fut loin de le séduire. Le Zaal d'octobre n'était plus le Zaal du mois d'août. La réussite avait changé le valeureux intraitable du

printemps précédent en un homme prudent à la vie duquel sa richesse toute neuve donnait du prix. Au printemps, il m'eût volontiers conduit n'importe où. Le raid du côté de Hallat Ammar l'avait rudement éprouvé; cette fois, me dit-il, il ne m'accompagnerait que si j'y tenais personnellement.

Je lui demandai quel groupe nous pouvions réunir et il me cita trois des hommes présents au camp comme des recrues qui feraient l'affaire pour une expédition aussi risquée. Mécontents, les autres de la tribu avaient plié bagage. Emmener trois Toweïha eût été pis qu'inutile : leur légitime fierté eût irrité le reste de la troupe, et leur petit nombre leur eût interdit d'agir de leur côté. Jugeant préférable de me passer de ces hommes, je dis à Zaal que j'allais tenter ma chance ailleurs. Il se montra soulagé.

Alors que nous parlions toujours de mon plan et de ce qu'il convenait de faire (car j'avais besoin des conseils de Zaal, un des meilleurs chefs de rezzou vivants, et le plus à même, grâce à son courage lucide, d'apprécier mon projet encore à l'état d'ébauche), un garçon affolé fit irruption sous la tente d'Auda, où nous prenions le café, pour annoncer que des cavaliers levant un nuage de poussière arrivaient à vive allure de la direction de Maan. Les Turcs y avaient un régiment d'infanterie montée et un autre de cavalerie. La distance n'était que de quarante kilomètres à travers une plaine égale. L'ennemi envoyait souvent ses avions bombarder el-Jefer et s'était toujours vanté de mener un jour une attaque contre les Abu Tayi. Tout le monde se précipita pour les recevoir du mieux possible.

Auda avait avec lui quinze hommes, dont cinq aptes à se battre, les autres étant ou trop âgés ou trop jeunes. Mais nous étions de notre côté une trentaine et je me fis la réflexion que ce commandant turc n'avait pas de chance, qui avait choisi pour son attaque surprise le jour où était reçue chez les Howeïta une section de mitrailleurs indiens qui connaissaient

leur affaire. Ayant fait baraquier puis entravé les chameaux au fond de quelques-uns des fossés les plus profonds, nous fîmes placer les Vickers et les Lewis dans plusieurs autres de ces tranchées naturelles, d'où, parfaitement masquées par des massifs de salicorne, elles battaient huit cents mètres de terrain plat et dégagé. Auda abattit ses tentes et envoya ses fusiliers grossir notre puissance de tir, puis nous attendîmes placidement de voir les premiers cavaliers déboucher de la plaine et se hisser à notre niveau. Mais nous reconnûmes bientôt Ali ibn el-Hussein et Abd el-Kader, qui, ayant poussé trop au nord, arrivaient à Jefer de la mauvaise direction, celle de l'ennemi. Les retrouvailles furent joyeuses et Mohammed fit préparer, au grand réconfort d'Ali, un deuxième service de son riz aux tomates. Ils avaient perdu deux hommes et une jument dans la fusillade de la nuit sur la ligne.

LXXX

LES BENI SAKHR

Lloyd devant nous quitter pour aller remplir ses obligations à Versailles, nous demandâmes à Auda un guide pour lui faire retraverser la voie et le mener à Aqaba via Roum. Si le choix de ce guide se révéla aisé, la difficulté fut de lui fournir une monture. Les Howeitat n'avaient pas un seul méhari en leur campement. Ils avaient quelques chevaux, mais tous les chameaux se trouvaient à une bonne journée de marche vers le sud-est. En les envoyant ainsi pâturer au loin, les Arabes exposaient leur bien à de mauvaises surprises. Il s'agissait pour eux d'un choix entre deux maux, car la vie nomade mettait en rivalité le besoin d'eau pour les soins de la famille et l'alimentation des bêtes; la famille l'emportait le plus souvent, car il était plus aisé d'envoyer les chameaux

au loin pour quatre jours d'embouche que de transporter quotidiennement sur une grande distance l'eau de boisson jusqu'aux tentes. Cela entraînait toutefois qu'on ne pouvait attendre d'un campement tribal le prompt soutien d'un parti de méharistes ou la rapide mise sur pied d'une opération, de même que se déplacer dans le désert par relais de montures de louage était impossible.

Auda proposa d'envoyer chercher un méhari, mais cela aurait entraîné une attente considérable ; aussi tranchai-je la question en prélevant parmi mes propres bêtes une monture pour le guide. Je choisis la vieille Ghazala, dont la gestation s'était révélée plus avancée que nous ne le pensions. Elle aurait été incapable de soutenir un train rapide jusqu'à la fin de notre longue expédition. Et c'est ainsi qu'en vertu de son caractère enjoué et de sa bonne tenue en selle, Thorne se la vit octroyer et fut dûment photographié sous le regard des Howeitat bouche bée. Ces hommes plaçaient Ghazala au-dessus de tous les méharis du désert et auraient donné beaucoup pour avoir l'honneur de la monter, et voilà qu'on la confiait à un soldat, qui, de plus, avec son visage rose et ses yeux bouffis par l'ophtalmie, avait des airs efféminés et pleurnichards – un peu, dit Lloyd, comme une nonne enlevée. Leur furent adjoints pour escorte Khidr et Mijbil, les deux Biasha, qui auraient plus que les autres souffert du froid qui nous attendait, plus Salem, le Cherarat, pour panser les bêtes. Ces préparatifs terminés, ils se mirent en chemin dans l'après-midi. Il était navrant de voir Lloyd s'en aller. Avec lui, on pouvait discuter de tous les livres et sur tous les sujets de la Création ; il était, de tous ceux qui nous accompagnèrent en Arabie, le seul qui possédât un vaste savoir ; au cours de ces quelques journées passées ensemble nos esprits avaient vagabondé de concert. Et avec cela si bienveillant, si judicieux, si sincèrement favorable à la cause ! Lui parti, je fus de nouveau abandonné à la guerre, aux tribus et aux chameaux.

La soirée commença par un surcroît de travail de cet ordre. La question des Howeitat restait à régler. À la nuit tombée, on se réunit autour du feu de foyer d'Auda et, durant plusieurs heures, je m'attachai à communiquer avec ce cercle de visages rougeoyants, usant de mille ruses, persuadant tantôt celui-ci, convainquant tantôt celui-là (il était facile de voir leur œil s'allumer lorsqu'un argument faisait mouche), pour ensuite me fourvoyer et gaspiller de précieuses minutes sans trouver de réponse. Les Abu Tayi avaient la tête aussi dure qu'ils étaient physiquement coriaces et endurants, et il y avait longtemps que, chez eux, l'enthousiasme des premiers temps était retombé. L'apogée avait été la prise d'Aqaba ; ils s'y étaient montrés insurpassables, guerriers inspirés devant lesquels les obstacles matériels volaient en éclats. Ils possédaient encore la fibre nécessaire à une autre campagne, pour peu qu'il y eût du temps et un prêcheur pour les exhorter. Ils détestaient cette phase d'attente et de temporisation ; et pourtant, ils étaient un maillon de notre chaîne et devaient tenir bon pour le bien de tous.

Je faisais valoir mes vues et commençais d'être plus détendu ; il n'empêche que la discussion durait encore pied à pied, lorsque, aux alentours de minuit, Auda leva soudain sa baguette pour réclamer le silence. Tendait aussitôt l'oreille pour tenter d'identifier le danger, nous perçûmes après un instant une réverbération rampante, une succession de coups trop sourds, trop amples et trop fondus pour que notre ouïe en eût été facilement alertée. Cela s'apparentait au roulement d'un orage fort éloigné. « Les canons anglais », dit Auda, son regard fiévreux tourné vers le ponant. Allenby était en train d'ouvrir le bal et sa rumeur apporta une conclusion favorable et définitive à l'entretien.

Il régnait le lendemain matin au camp une atmosphère aussi cordiale que sereine. À l'heure du départ, le vieil Auda, ses difficultés pour cette fois aplanies, m'embrassa chaleu-

reusement à plusieurs reprises et me souhaita d'aller en paix. Au dernier moment, alors que j'avais la main posée sur mon méhari baraqué, il s'élança une fois encore pour me prendre dans ses bras et m'attirer à lui. Je sentis sa barbe rêche m'effleurer l'oreille tandis qu'il me glissait, non sans emphase : « Garde-toi d'Abd el-Kader. » Il y avait trop de monde alentour pour en dire plus. La troupe s'ébranla sur la plaine interminable mais étrangement belle de Jefer. La nuit nous trouva dans une vallée proche du Shomari au pied d'un escarpement de silice dressé au-dessus de la plaine comme une falaise marine. Nous y établîmes notre bivouac, dans un repli de terrain buissonneux et infesté de serpents. Le lendemain, nous continuâmes sans encombre en direction de Baïr.

Nos étapes étaient courtes et bien peu rapides. Les Indiens étaient novices dans le métier de méhariste. Comme ils avaient passé des semaines avec Newcombe dans l'arrière-pays d'al-Wadjh, j'en avais un peu vite conclu qu'ils savaient monter ; mais pour lors, dotés de montures convenables et faisant de leur mieux, ils ne parcouraient que de cinquante à soixante kilomètres dans la journée. Certains des Biasha du chérif Ali ne valaient guère mieux, car le Biasha sur un méhari ne vaut pas mieux qu'un sac de pommes de terre, leurs bêtes étant de plus rongées par la gale. Les miennes, grâce aux bons soins de Farraj et de Daoud, les Aglan, étaient splendides. Les Ageyl aimaient les chameaux et estimaient que c'était un déshonneur pour le groupe si leurs méharis et ceux de leurs maîtres n'étaient pas tenus le mieux possible.

Notre déplacement quotidien était donc aisé, sans efforts ni fatigue physique. Un temps radieux, des aubes embrumées, une douce lumière et une fraîcheur vespérale ajoutaient à la tranquillité de nos marches une étrange paix de la nature. Cette semaine-là, qui passa comme un rêve, avait tout d'un été de la Saint-Martin. Les conditions étaient clémentes et confortables, l'ambiance heureuse, la terre comme au premier

jour, mes compagnons satisfaits de leur sort, c'était alors tout ce que je voyais. Des circonstances aussi parfaites présageaient nécessairement la fin de notre séjour en ce monde, mais, n'étant pas contestée par une espérance rebelle, cette certitude de la mort à venir accusait encore la quiétude de ces journées automnales. Aucune ruminant, nul souci. Jamais de ma vie je n'eus l'esprit à ce point en repos.

Les soldats ayant besoin de trois repas par jour, nous fîmes halte non loin du Mertaha pour le déjeuner et une sieste. Soudain, l'alerte fut donnée. Des cavaliers et des méharistes venaient d'apparaître à l'ouest et au nord, se dirigeant rapidement dans notre direction. Chacun courut empoigner son arme. Les Indiens, qui commençaient de s'habituer aux imprévus, tenaient leurs Vickers et leurs Lewis parées en permanence pour l'action. En l'espace de trente secondes chacun fut à son poste, même si, sur ce terrain peu accidenté, notre position ne nous avantageait guère. Avancés sur chaque flanc, mes gardes du corps, dans leur costume coloré, étaient couchés à plat ventre entre les touffes d'herbe grise, le fusil amoureux tenu contre la joue. Près d'eux, les quatre groupes d'Indiens en kaki se tenaient accroupis auprès de leur mitrailleuse. Derrière étaient allongés les hommes du chérif Ali, lui-même debout en leur milieu, tête nue, l'œil aux aguets, nonchalamment appuyé sur son fusil. À l'arrière, les chameliers étaient en train d'emmener les bêtes à couvert.

J'avais sous les yeux une composition picturale et j'en étais toujours à la contempler, cependant qu'Ali nous exhortait à ne pas ouvrir le feu avant que l'agression fût manifeste, quand tout à coup Aouad se dressa pour s'élancer vers l'ennemi en agitant son ample manche au-dessus de sa tête en signe d'amitié. Les inconnus ouvrirent le feu sur lui ou au-dessus de sa tête, en tout cas sans efficacité. Il se laissa tomber à terre et brûla une cartouche, visant juste au-dessus de la tête du premier cavalier. Cela, ajouté au silence résolu que nous

conservions, les laissa perplexe. Ils s'arrêtèrent, se réunirent pour conférer et, une minute plus tard, se mirent à agiter leurs capes en réponse à notre signal.

L'un d'eux s'avança seul vers nous, au pas. Couvert par nos fusils, Aouad parcourut environ deux cents mètres à sa rencontre et constata qu'il s'agissait d'un Sukhuri, qui parut consterné lorsqu'il sut qui nous étions. Nous revînmes ensemble vers le chérif Ali, suivis à distance par le reste des nouveaux venus après qu'ils eurent constaté que notre accueil était amical. Ces hommes étaient des éleveurs zebn sukhur partis en razzia. Leur campement, comme nous l'avions supposé, se trouvait à Baïr.

Furieux de cette attaque traîtresse, Ali les menaça de toutes sortes de maux. Ils reçurent sa tirade d'un air maussade, lui répondant que les Beni Sakhr avaient pour coutume de faire feu sur tous les inconnus. Ali voulut bien admettre que ce fût là leur habitude, et une bonne habitude dans le désert, mais protesta une nouvelle fois contre cette façon de nous assaillir sans prévenir de trois côtés à la fois, car cela était la preuve d'un guet-apens prémédité. Ces Beni Sakhr faisaient une dangereuse bande. Ils n'étaient pas suffisamment nomades pour pratiquer le code d'honneur du désert ni se conformer à l'esprit de sa loi, et pas suffisamment sédentaires pour cesser ces activités de razzias et de rapines. Quiconque s'en venait à passer entre leurs campements le faisait à ses risques et périls. Si nous avions été une autre tribu ou une caravane de marchands, ils nous auraient pillés sans merci.

Nous restâmes sur place pendant que nos assaillants se rendaient à Baïr pour y annoncer notre venue aux Arabes. Mifleh el-Gomaan, chef du clan et du campement, jugea bon d'effacer ce mauvais accueil en organisant une grande fantasia pour laquelle tous les hommes, méharis et chevaux de la place vinrent au-devant de nous et nous accompagnèrent tout au long de l'oued Baïr jusqu'aux puits avec moult acclamations

de bienvenue, galops effrénés, courbettes, salves tirées vers le ciel et vociférations diverses. Ils tourbillonnaient autour de nous, se poursuivaient les uns les autres, passant avec fracas sur les rochers dans un grand déploiement d'art équestre et sans nullement s'arrêter à la tiédeur de notre enthousiasme ; il faut dire qu'ils ne cessaient de passer à travers nos rangs et de décharger leurs fusils à deux doigts de nos montures. Cela soulevait des nuages d'une fine poussière de craie qui nous irritait la gorge comme l'eût fait de la chaux vive, si bien que nous eûmes bientôt la voix aussi éraillée que celle d'un corbeau.

La parade finit par s'apaiser, mais c'est alors que, jugeant désirable même l'admiration des imbéciles, Abd el-Kader prit sur lui de montrer ce qu'il savait faire. Les autres criaient à Ali ibn el-Husseïn : « Que Dieu donne la victoire à notre chérif ! » et, tout en faisant reculer leurs chevaux pour venir se ranger à côté de moi, m'adressaient des « Bienvenue à toi, *Aurans*, ô héraut de l'action ! » Abd el-Kader remonta alors s'installer dans sa haute selle mauresque et, ses sept serviteurs algériens impeccablement alignés derrière lui, se mit à caracoler et exécuter des évolutions compliquées, scandées de « hop ! hop ! hop ! » lancés de sa voix rauque, tout en tirant en l'air des coups de fusil mal assurés.

Les bédouins regardaient bouche bée, étonnés de ce numéro sans entrain. Mifleh vint nous trouver, Ali et moi, pour nous dire de son ton patelin : « Au nom du Ciel, rappelez votre serviteur : il ne sait ni tirer au fusil ni monter à cheval. Si jamais il touchait quelqu'un, cela gâcherait le bonheur de cette journée. » Ce que Mifleh ignorait, c'est qu'un précédent familial justifiait son inquiétude. L'émir Mohammed Saïd, frère d'Abd el-Kader, était titulaire de ce qui était peut-être un record mondial avec, dans le cercle de ses amis damascènes, trois accidents mortels successifs en manipulant un pistolet automatique. Cela avait conduit Ali Riza pacha à déclarer :

« Il est trois choses parfaitement impossibles : la première est que la Turquie gagne la guerre ; la seconde, que la Méditerranée se change en champagne ; la troisième, que l'on me voie à proximité de Mohammed Saïd, lui étant armé ! »

Nous établîmes notre campement sur une étendue plane située entre les ruines et le puits le plus nord. Derrière nous, le terrain était tout piqueté des tentes noires des Beni Sakhr, semblables à un troupeau de chèvres disséminées dans la vallée. Un messenger vint nous prier de nous rendre sous la tente de Mifleh, qui occupait le meilleur emplacement, sur une éminence surplombant le cimetière. Mais nous avions d'abord des choses à faire : il fallait abreuver les bêtes, car une longue étape nous attendait ; et Ali devait mener une enquête. À la demande des Beni Sakhr, Fayçal avait envoyé à Baïr une équipe de puisatiers et de maçons biasha en vue de dégager ce puits, que nous avions débarrassé de ses charges non explosées, et d'en refaire la maçonnerie jusqu'au niveau du sol. Cela remontait à trois mois et le travail n'était toujours pas terminé ; aussi, suite à la plainte qu'il avait reçue, Fayçal avait-il demandé à Ali ibn el-Hussein de voir ce qu'il en était.

Ali nota des signes manifestes de laisser-aller, il apprit que, pour s'acquitter d'un si maigre résultat, les Biasha avaient obligé les Arabes à les approvisionner en viande et farine. Il leur en fit reproche. Ils tentèrent bien de biaiser, mais en matière judiciaire les chérifs possèdent un flair éprouvé, et puis Mifleh était en train de nous préparer un souper de qualité. Mes hommes me rapportèrent avec excitation avoir vu que l'on égorgeait un mouton derrière sa tente. Aussi la justice d'Ali fut-elle expéditive. Il entendit les Noirs, les condamna et fit appliquer la peine par ses esclaves à l'intérieur des ruines, avant que les plateaux fussent servis. Après quoi tout ce petit monde s'en revint, l'air un peu emprunté, baisa des mains en signe d'aménité et d'absolution, et c'est un parti réconcilié qui s'agenouilla autour de la viande.

Si les festins howeitats avaient dégoutté de beurre, celui des Beni Sakhr en était proprement inondé. Nos vêtements en étaient éclaboussés, nos lèvres en ruisselaient, le bout de nos doigts s'y ébouillantait. À mesure que le plus gros de l'appétit des convives était rassasié, les mains se portaient plus lentement dans le plat. Le repas était toutefois encore loin de sa juste conclusion lorsque Abd el-Kader se releva subitement en faisant entendre un grognement, s'essuya les mains à un mouchoir et alla se rasseoir à sa place sur les tapis disposés le long de la paroi de la tente. Les autres hésitaient, mais Ali marmonna : « Le *fellah*¹ ! » et l'affaire reprit jusqu'à ce que tout le monde fût repu et que les plus frugaux eussent déjà commencé de lécher le suif figé sur leurs doigts douloureux.

Alors, Ali s'éclaircit la gorge et nous nous relevâmes comme un seul homme, tandis qu'il déclarait : « Dieu te comble de ses générosités, ô notre hôte. » Les serviteurs nous lavèrent les mains avec des louches d'eau, puis chacun regagna son tapis pour attendre en prenant le café que les deuxième et troisième groupes eussent mangé. Un gamin de cinq ou six ans en sarrau crasseux s'empiffra des deux mains d'un air grave tout au long des deux services, et, le ventre ballonné et le visage luisant de graisse, se retira en titubant, emportant fièrement serrée entre ses bras une énorme côtelette encore intacte.

Devant la tente les chiens broyaient les os à grand bruit. Dans un coin l'esclave de Mifleh fendait le crâne du mouton pour en sucer la cervelle. Pendant ce temps, Abd el-Kader crachait, rotait, se curait les dents. Pour finir, il envoya un de ses serviteurs lui quérir son coffre à pharmacie et se versa une potion en maugréant qu'il avait du mal à digérer la viande trop coriace. Il comptait que ce type d'incivilité contribuât à lui bâtir une réputation de grandeur suprême ; malheu-

1. Le rustre ! (*fellah* : paysan).

reusement pour lui, les Zebn Beni Sakhr étaient encore trop proches du désert pour se mesurer à l'aune d'un paysan. Selon les critères plus indulgents des nomades, le comportement de cet homme témoignait de sa vulgarité et de son ignorance. De plus, il avait l'infortune supplémentaire d'être ce jour-là mis en contraste avec l'impeccable dignité d'Ali ibn el-Hussein, grand seigneur en son pays et toujours parfait en toutes occasions publiques. Pauvre Abd el-Kader, qui ne fut pas compris.

Il se retira et la compagnie alla s'asseoir à l'entrée de la tente, le regard tourné vers la vallée obscure constellée de feux de camp, qui paraissait contrefaire ou refléter la voûte céleste. La nuit était calme, sauf lorsque les chiens rivalisaient de hurlements; bientôt, ceux-ci s'espacèrent et nous pûmes entendre le roulement égal et tranquille des canons en Palestine.

Avec ce bruit de fond, nous dûmes à Mifleh que nous nous apprêtions à mener un raid dans le secteur de Deraa et que nous serions heureux de l'avoir avec nous, lui et une quinzaine de ses hommes, tous montés à dos de méhari. Après notre échec avec les Howeitat, nous avons décidé de ne pas exposer notre objectif précis, de crainte que le côté extrêmement risqué de l'expédition ne dissuadât ceux que nous chercherions à enrôler. Mifleh accepta sans hésiter, avec toute apparence de plaisir et d'empressement, et promit d'emmener les quinze meilleurs guerriers de la tribu, ainsi que son propre fils. Ali ibn el-Hussein éprouvait un amour de longue date pour ce Turki. Ils avaient l'un pour l'autre une attirance tout animale et on les voyait déambuler partout, inséparables, souvent sans rien se dire, heureux d'un simple contact. Il s'agissait d'un beau garçon de peut-être dix-sept ans, à la physionomie avenante, de petite taille mais râblé, le visage rond et marqué de grains de son, le nez retroussé, avec une lèvre supérieure fort courte révélant des dents saines, mais

conférant à sa bouche charnue un air maussade démenti par des yeux rieurs.

Il se révéla courageux et loyal, et sut nous servir dans deux circonstances délicates. Son bon caractère compensait le fait qu'il avait hérité ou adopté un peu de cette habitude de toujours quémander qu'avait son père, dont l'ensemble du visage exsudait la convoitise. Turki mettait à ce travers tant de simplicité et de gentillesse que nous le lui pardonnions sans peine et récompensions le plus souvent sa persévérance. Son grand souci était de veiller à ce qu'on le tînt pour un homme parmi les hommes, et il attendait l'occasion d'accomplir un extraordinaire coup d'audace qui lui vaudrait le droit de se pavaner lui aussi devant les jeunes filles de sa tribu. Il fut extrêmement heureux d'une robe de soie que je lui offris et, afin de montrer à tout le monde qu'il était bien mis, il traversa à deux reprises le campement sans sa cape, se répandant en invectives à l'endroit de ceux qui tardaient à rejoindre le lieu du départ.

LXXXI

LES SERAHIN

Notre caravane quitta Baïr à la nuit, après que les chameaux eurent été une dernière fois abreuvés. Nous, les chefs, attendîmes que les Zebn fussent prêts. Les préparatifs de Mifleh comportaient une visite au tombeau d'Essad, ancêtre supposé du clan, qui voisinait avec celui d'Annad. Les Beni Sakhr étaient déjà suffisamment sédentarisés pour s'être affublés de ces superstitions, toutes villageoises, attachées aux saints lieux, arbres sacrés et sépultures des aïeux. Le petit nombre des générations ayant amené ce changement était une preuve supplémentaire du puissant contraste entre désert et terres

cultivées. Mifleh estimait que l'occasion justifiait qu'il ajoutât un nouveau ruban de keffieh à la collection défraîchie passée autour de la pierre tombale du cheikh et, ce qui était bien dans sa manière, il nous demanda de lui fournir cette offrande. Je lui remis un des miens, fort colorés, tissés à La Mecque en fils de soie rouge et argent, en lui faisant observer que le mérite du don revenait à celui qui le faisait. L'économe Mifleh insista pour me faire accepter un demi-penny de sorte à pouvoir arguer d'un achat dans les règles. Lorsque je repassai par là quelques semaines plus tard et constatai que l'offrande avait disparu, il maudit avec véhémence, en ma présence, le sacrilège du Cherarat impie qui avait détroussé ses ancêtres. Turki aurait pu m'en apprendre davantage.

Une heure ou deux plus tard, nous nous mettions en chemin à destination d'Ammari, dans l'oued Sirhan, qui était le prochain point d'eau à cent cinquante kilomètres de là. Mais nous ne couvrîmes ce soir-là qu'une courte étape. Quittant l'oued Baïr par un vieux sentier fort pentu, nous prîmes la direction du plateau de l'Erha, par-delà la naissance des grandes vallées du Baïr et d'Ausaji, situé sur le versant méridional de la ligne de partage des eaux joignant l'Erha, le Hadi et les Thlaithukhwat, et, au terme d'une longue marche vers l'est, nous finîmes par arriver dans le Sirhan. Nous retrouvâmes les autres près du sommet et établîmes là notre bivouac pour la nuit. Alors que la lune n'était pas encore couchée, nous fîmes un feu. Cette fois, les conversations furent rares et il n'y eut point de tournées de café. Serrés les uns contre les autres, silencieux, nous tendions l'oreille pour entendre les pulsations des canons de marine d'Allenby. Ils parlaient plus éloquemment du soutien britannique que tout ce que nous aurions pu dire. De plus, des éclairs de chaleur du côté de l'ouest contrefaisaient la lueur des explosions.

Le lendemain, nous franchîmes la ligne de crête en laissant tout près sur notre droite les Thlaithukhwat, les Trois Sœurs,

dont les trois pics d'un blanc immaculé offraient un point de repère à une journée de marche à la ronde, puis nous descendîmes les douces pentes et onduleuses menant à l'oued Dherwa, que nous allions suivre. Cette délicieuse matinée de novembre avait la délicatesse d'un été anglais. Je n'en passais pas moins toutes les haltes et toutes les marches au milieu des Beni Sakhr, pour habituer mon oreille à leur dialecte et emmagasiner dans ma mémoire en vue d'un usage ultérieur les données familiales ou personnelles qu'ils glissaient à leur sujet. Il était facile d'amener ces hommes à parler les uns des autres, de leurs amis et de leurs ennemis ; et profitable, car sans ces informations nul ne pouvait espérer les manœuvrer aisément.

Révéler par une sortie imprudente ou une question directe mon ignorance de ces choses eût été fatal pour moi, car tout Arabe compétent les savait d'instinct ou par expérience. Dans un désert aussi peu étendu que peu peuplé, tout homme digne de ce nom connaissait ses semblables et, au lieu de livres, étudiait sa propre génération. Ne pas posséder ce savoir vous cataloguait comme un mal élevé ou un étranger, or les étrangers étaient exclus des relations familières, tenus à l'écart des assemblées comme des confidences entre amis. Il n'était en Arabie rien de plus fatigant que cette constante gymnastique mentale pour se donner lors de chaque rencontre avec une nouvelle tribu une apparence d'omniscience. Cet effort pour saisir des allusions opaques et participer intelligemment à une conversation à demi intelligible eût déjà été difficile en Angleterre, où seule la politesse est en jeu ; cela l'était bien plus dans le cadre de la révolte arabe, où un grave impair non pas seulement en fait d'étiquette ou d'imagination, mais aussi dans la compréhension d'un nouveau dialecte aurait pu saborder la totalité de l'aventure.

À la tombée du soir, le camp fut établi dans un affluent de l'oued Jesha, auprès d'un massif de buissons au feuillage d'un

gris vert pâle, qui plurent aux bêtes et nous fournirent du combustible. Cette nuit-là, la canonnade était très nettement audible, sans doute parce que la dépression de la mer Morte, qui nous séparait de son théâtre, en renvoyait les échos jusqu'à notre haut plateau. « Ils sont plus proches qu'hier soir, murmuraient les Arabes : les Anglais progressent. Dieu ait pitié de ceux qui reçoivent cette grêle d'obus ! » Ils pensaient avec compassion aux Turcs, qui avaient été pendant si longtemps leurs faibles oppresseurs et que, précisément en raison de leur insuffisante et tout despotes qu'ils étaient, ils aimaient plus que le puissant étranger avec sa justice inexorable.

Si l'Arabe respecte la force, il respecte davantage la ruse, qu'il possède souvent à un degré enviable ; mais il respecte surtout ce franc-parler sans détour que pratiquent si facilement de nombreux Anglais et qui est pour ainsi dire la seule arme que Dieu ait exclue de leur arsenal. Le Turc, lui, faisait tour à tour montre de ces qualités, aussi était-il respecté par les Arabes tant que ceux-ci n'avaient pas à se défier de l'ensemble de sa nation. Beaucoup découlait de cette distinction entre le collectif et l'individuel. Il était des Anglais que les Arabes préféraient en tant qu'individus à n'importe quel Turc ou autre étranger ; mais en conclure qu'ils étaient pro-anglais eût été pure folie. Chaque étranger faisait son propre lit parmi eux, et certains d'entre nous auraient eu honte des pauvres grabats qui étaient les nôtres.

Le lever se fit de bonne heure le lendemain matin, car nous avions l'intention d'atteindre Ammari avant la nuit. Nous franchîmes de nombreuses hauteurs tapissées de silex recuits par le soleil sur lesquels croissait une végétation rase et serrée de plantes d'une teinte safran si intense que tout le paysage en était jaune d'or. Les Sukhur leur donnaient le nom de *safra el-jesha*. Les vallées étaient fort peu profondes et leur lit avait le grain du maroquin, tant les innombrables ruisselets de la dernière pluie l'avaient maillé d'un entrelacs de

courbes compliquées. L'extérieur de chacun de ces méandres minuscules était un gris bombement de sable durci de boue, tantôt luisant de cristaux de sel, tantôt hérissé des sommités de brindilles à demi enfouies. Ça et là se voyaient des chenaux naturels au fond rocheux et bordés de talus d'argile brune de six mètres ou plus en largeur sur peut-être cent de long, emplacements de bassins creusés par l'affouillement de torrents éphémères.

Ces queues de vallées descendant du Muheiwir et du Buaisiri en direction d'Um Mahrug ou du Sirhan étaient toujours riches en *rodh* et autres herbes, *nusshi* et *khamis*, offrant un pâturage de qualité. Quand il y avait de l'eau dans ces creux, les tribus s'y rassemblaient et ces étendues ordinairement désertes se peuplaient de villages de tentes. Les Beni Sakhr avaient séjourné là quelques années plus tôt et, tandis que nous parcourions ces collines monotones, il leur arrivait de montrer au passage tel et tel repli de terrain, indifférenciés à mes yeux, où, au bord d'une tranchée oblongue, étaient disséminées des pierres de foyer. « C'est là que j'avais ma tente, disaient-ils, et là se trouvait celle de Hamdan el-Saïl. Vois ces pierres sèches, c'est là que j'avais mon couchage, et à côté, celui de Tarfa. Dieu ait pitié d'elle, elle est morte dans le Snainirat, d'une morsure de vipère, l'année du samh. »

Il devait être midi quand un parti de méharistes lancés au trot et se dirigeant droit sur nous apparut sur la hauteur qui nous séparait du Ghadaf. Le jeune Turki partit au petit galop de sa vieille chamelle, carabine armée posée en travers des cuisses, pour aller voir quelles étaient leurs intentions. « Ah ! me lança Miffeh alors que les autres étaient encore à plus d'un kilomètre de distance, le premier est Fahad, montant sa Chaara. Ceux-là sont de nos parents. » Il ne s'était pas trompé. Fahad et Adhub, principaux chefs de guerre des Zebn, campaient du côté de Zizia, à l'ouest du chemin de

fer, lorsqu'un Gomani était venu voir Mithgal pour l'informer de notre expédition. Ils avaient sellé sur-le-champ et, poussant leurs montures sans répit à travers les Atatir, nous avaient rattrapés à seulement mi-chemin. Fahad me gronda gentiment, avec la courtoisie dont il était coutumier, pour avoir pensé traverser leur territoire en route vers une aventure, tandis qu'il serait resté sous sa tente.

Ces fils de Trad, champion des Beni Sakhr fameux dans tout le désert, ne pouvaient laisser passer une occasion de se montrer à la hauteur des prouesses de leur père. Fahad était un homme d'une trentaine d'années, d'apparence mélancolique, peu bavard et n'élevant jamais la voix, avec cela un visage pâle, une barbe taillée court et un regard tragique. Adhub, son cadet, était plus grand et mieux bâti, quoique sans dépasser la taille moyenne. À la différence de Fahad, il était aussi remuant que volubile, l'air passablement fruste avec son nez camus, son visage imberbe et le regard brillant de ses yeux verts sans cesse en mouvement. Cette impression était encore renforcée par une chevelure ébouriffée et des vêtements aussi crasseux que dépenaillés. Fahad était plus soigné, mais lui aussi très mal mis, et la paire, montée sur des bêtes hirsutes, ressemblait fort peu à leur réputation de cheikhs prestigieux. Ils étaient pourtant de fameux guerriers, et tellement disposés à aller au-devant de n'importe quels coups durs qu'ils en étaient bienvenus parmi nous.

Nous passâmes une mauvaise nuit à Ammari. Une bise glacée soulevait la poussière grise du sol salin environnant les puits pour en faire une brume impalpable qui vous irritait comme le souffle d'un volcan. Quant à l'eau, elle était exécration. Comme si souvent dans le Sirhan, elle affleurait pratiquement la surface, mais, dans la plupart des bassins, elle se révélait trop saumâtre pour être bue. Celle d'un puits, qui avait nom Bir el-Emir, sembla excellente par contraste. Il était au centre d'une plaque de calcaire enserrée de monticules

de sable. L'eau, trouble, qui avait un goût mêlé de saumure et d'ammoniaque, arrivait juste en dessous du niveau de la dalle rocheuse, dans un petit bain de pierre dont les bords irréguliers dessinaient un surplomb. Ce trou était toutefois assez profond, comme le démontra Daoud en y précipitant Farraj tout habillé. Celui-ci disparut dans ce jus jaunâtre pour ensuite remonter sans bruit à la surface sous l'avancée de roche, là où l'on ne pouvait le voir dans la lumière déclinante du soir. Daoud attendit toute une minute, puis, constatant que sa victime ne réapparaissait pas, arracha sa cape et plongea, pieds en premiers, pour trouver Farraj qui le regardait en souriant dans l'eau peu profonde, en dessous du surplomb. Lorsqu'on les eut remontés, ils se battirent comme des chiffonniers dans le sable en abord du trou d'eau. Après quoi ils regagnèrent mon feu complètement trempés, les vêtements déchirés, les cheveux, le visage, les jambes et les bras couverts de sang, de boue et d'épines, bien différents de l'aspect coquet et soigné dont ils étaient coutumiers. Je leur demandai ce qui leur était arrivé, ils me répondirent qu'ils avaient dansé et s'étaient fait mal en tombant dans un buisson. Ils auraient voulu que je leur fisse don de nouveaux effets. Leurs espoirs furent déçus, car je leur dis d'aller réparer les dégâts. Ils reparurent, tout sourires, une demi-heure plus tard, m'apportant pour m'amadouer une pleine cafetière d'un café confectionné avec l'eau locale, concoction à peine buvable où la force du café et les épices ne pouvaient rien contre l'odeur ni contre le goût. Sans doute les ébats des deux baigneurs n'avaient-ils rien fait pour purifier la source, car, nageant comme des poissons (Daoud avait été pêcheur de perles dans le golfe Persique), c'est là qu'ils avaient commencé leur bagarre, n'ayant été remontés au sec que lorsqu'ils avaient été au bord de l'épuisement et de la suffocation.

Mes gardes du corps, et tout particulièrement les Ageyl, se montraient soucieux de leur apparence. Ils dépensaient une

bonne part de leur solde en vêtements et parures, et consacraient une grande partie de leur temps libre à leur toilette et leur lessive, ainsi qu'au nattage de leurs longs cheveux de jais. Ils les enduisaient de beurre afin de leur donner du brillant et, pour se défaire de la vermine, ils se passaient fréquemment un peigne fin sur le cuir chevelu avant de se l'asperger de pissat de chameau. À Beersheba, au temps où ils servaient les Turcs (car ces hommes étaient ceux-là mêmes qui, à Katia, par une aube brumeuse, avaient assailli notre cavalerie et anéanti tout un poste), un médecin allemand leur avait inculqué des rudiments d'hygiène en enfermant les pouilleux dans les latrines jusqu'à ce qu'ils eussent mangé leurs poux. La leçon semblait avoir porté, bien que, de par la nature du désert, leur effort de propreté ne pût être guère qu'une poursuite, sans espoir d'aboutissement.

À l'aube, tandis que le vent mollissait, on se mit en route pour gagner Azraq, à une demi-journée de marche. Nous étions à peine sortis des dunes entourant les puits que nous eûmes une nouvelle alerte. Des hommes montés avaient été aperçus au milieu du maquis qui tapissait le nord de la dépression. Ce pays, où pullulent les rezzous, est une vraie terre de Tom Tiddler¹. Les Beni Sakhr étaient dans tous leurs états. Nous nous regroupâmes sur le meilleur emplacement et fîmes halte. S'étant choisi une petite éminence sillonnée d'étroites rigoles, l'unité indienne fit baraquier ses chameaux dans le creux et mit aussitôt ses mitrailleuses en batterie. Ali et Abd el-Kader déployèrent dans la brise intermittente leurs grandes bannières écarlates. Nos voltigeurs, conduits par Ahmed et Aouad, coururent se poster sur la gauche et sur la droite, et l'on commença d'échanger des tirs à bonne distance.

Le silence se fit soudain. L'ennemi sortit à découvert et, se mettant en ligne de file, s'avança vers nous en agitant manches

1. *La Terre de Tom Tiddler* (1851), roman de Charles Dickens.

et capes en l'air, tout en entonnant un chant de bienvenue. Il s'agissait de guerriers de la tribu des Sirhani qui s'en allaient faire allégeance à Fayçal. Lorsqu'ils surent ce qui nous amenait, ils se joignirent à notre troupe, heureux de faire l'économie de cette longue route. Ils tinrent à apporter un peu de faste à notre entrée dans leur campement, situé à Aïn el-Beidha, quelques kilomètres à l'est d'Azraq. L'ensemble de la tribu se trouvait là et nous fûmes reçus avec de grandes démonstrations de joie, car les femmes ne s'étaient pas senties rassurées ce matin-là en voyant partir leurs hommes.

Cette tribu nomade ne disposait que d'un territoire très limité et se tenait habituellement sur la défensive. Fort peu de ses membres avaient poussé jusqu'à Baïr et aucun ne connaissait le pays howeitat, si bien que le voyage jusqu'à Aqaba ne leur avait pas semblé une mince affaire. Or voilà qu'ils s'en revenaient le jour même, avec un chérif qui était des leurs, avec des bannières arabes et des mitrailleuses, marchant sans ordre à cent de front et chantant aussi gaiement que lorsqu'ils s'étaient mis en route. J'avais des vues sur un méhari roux, animal remarquable âgé de peut-être sept ans, que montait un Sirhani au second rang. Cette bête, de haute taille, n'en faisait qu'à sa tête : d'une longue foulée chaloupée qui n'avait pas d'égale parmi les nôtres, elle se fraya un passage vers l'avant et s'y maintint en dépit de toutes les tentatives de ses congénères. Ahmed s'en fut tenter de faire connaissance avec son propriétaire.

Les chefs du camp répartirent notre troupe entre les différentes tentes qui se disputaient le privilège de nous entretenir. Ali, Abd el-Kader, Wood et moi fûmes pris en charge par Mteir, premier cheikh de la tribu, vieux bonhomme édenté et affable, qui pour parler devait soutenir de la main son maxillaire affaissé. Il nous accueillit avec un soin méticuleux et nous traita avec abondance de pain et de mouton bouilli. Wood et Abd el-Kader firent peut-être un peu les délicats,

mais Ali et moi nous comportâmes magnifiquement. Les Serahin étant primitifs en matière de savoir-vivre, on eut autour du plateau commun plus d'éclaboussures qu'il n'eût été de mise sous la tente d'une famille plus raffinée. Après le repas, sur l'insistance de Mteir, nous nous allongeâmes sur ses tapis pour la nuit. Je ne pouvais dormir. Lasse du menu invariablement servi dans le Sirhan, toute l'armée des puces, poux et tiques de la contrée assiégeait nos personnes nouvelles venues. Pareil régal rendait la vermine si vorace que, même avec la meilleure volonté du monde, je ne pus continuer de me livrer ainsi en pâture. Ali était apparemment dans le même cas, car lui aussi se redressa, déclarant qu'il ne trouvait pas le sommeil. Nous fîmes donc relever Mteir et envoyâmes quérir Mifleh ibn Bani, chef en second et jeune homme énergique qui commandait d'ordinaire cette tribu au combat. Nous leur expliquâmes quels étaient nos projets.

Ils ne voulurent rien savoir. Hemme, disaient-ils, était inaccessible. Les Turcs venaient de remplir le pays irbid de centaines de sections de bûcherons militaires et aucun parti hostile ne pouvait espérer s'y glisser sans se faire repérer. Nourrissant de plus une grande méfiance à l'encontre des villages maures du Jaulan aussi bien que d'Abd el-Kader, ils déclarèrent que rien au monde ne les persuaderait de s'y rendre sous sa conduite. Quant à Tell el-Shehab, ils craignaient que les villageois locaux, leurs ennemis jurés, ne les attaquaient par derrière. Ils nous firent en outre remarquer que s'il pleuvait, les chameaux ne pourraient retraverser rapidement les plaines boueuses de la région de Remthe et qu'alors toute la troupe se trouverait isolée et finirait massacrée.

Nous étions profondément embarrassés. Les Serahin étaient notre dernière ressource et s'ils refusaient de nous suivre, nous ne pourrions mettre à exécution le projet d'Allenby dans les délais impartis. Ali et moi réunîmes autour de notre modeste

feu les meilleurs hommes de la tribu, et stimulâmes la part de courage en faisant intervenir Fahad, Mifleh et Adhub. Devant eux, nous nous en primes violemment à la grossière prudence des Serahin, qui nous paraissait d'autant plus honteuse que nous venions de séjourner longtemps dans le désert et que notre vision en avait retiré une grande acuité.

Nous leur exposâmes, non pas d'une manière abstraite mais concrètement appliquée à leur cas, que la vie dans le désert n'était que sensuelle, qu'il fallait la vivre et l'aimer pour son caractère extrême. Pour nous, il ne pouvait être question ni de nous arrêter pour nous reposer ni d'attendre des plaisirs en récompense de nos efforts. L'esprit du désert opérait par accréation ; on devait l'endurer autant que les sens le pouvaient, et mettre à profit chaque pas parcouru pour en faire la base d'une prise de risque supplémentaire, de plus profondes privations, de souffrances plus aiguës. La raison ne pouvait se permettre de regarder en arrière. Une émotion éprouvée était une émotion dominée, une expérience révolue que l'on enterrait en l'exprimant. Cependant, cette coquille vide pouvait accroître la nature de notre piédestal en nous faisant entrevoir de plus lointaines richesses.

Appartenir au désert revenait à livrer sans fin bataille à un ennemi qui n'était ni le monde ni la vie ni quoi que ce fût d'autre, mais simplement l'espoir ; et l'échec semblait bien être la liberté offerte par Dieu à l'homme. Nous ne pouvions exercer cette liberté qu'en ne faisant pas ce qu'il était en notre pouvoir de faire, car alors la vie nous aurait appartenu et nous l'aurions maîtrisée en la méprisant. La mort nous aurait semblé la plus désirable de nos œuvres, l'ultime liberté à notre portée, notre loisir dernier ; et entre ces deux pôles de notre être, la mort et la vie, ou plutôt le loisir et la subsistance, nous devons fuir celle-ci (qui était la vie), sinon dans son expression la plus réduite, et nous raccrocher à celui-là. Ainsi servirions-nous le non-faire au lieu du faire.

Sans doute existait-il des hommes, non créatifs, dont le loisir était stérile ; mais leur activité se bornait alors à la sphère matérielle et il était préférable qu'ils ne fissent rien plutôt que des choses seulement tangibles. Si notre intention était de produire des choses immatérielles, des choses créatives, procédant de l'esprit et non de la chair, nous devons alors être jaloux de nos exigences physiques, car chez la plupart des hommes l'âme vieillit longtemps avant le corps. L'humanité n'a jamais bénéficié de ses travaux de forçat.

Il n'y avait jamais d'honneur dans un succès assuré, mais on pouvait retirer beaucoup d'une sûre défaite. Omnipotence et Infini étaient nos deux plus dignes adversaires, les seuls à vrai dire qu'un homme digne de ce nom pût choisir de combattre, car ils étaient des monstres nés de notre esprit et les ennemis les plus redoutables étaient dans les murs. Pour combattre l'Omnipotence, l'honneur devait rejeter les pauvres ressources à notre disposition et La défier à mains nues, pour être battu non seulement par plus d'esprit, mais par de meilleurs outils. Pour l'homme clairvoyant, l'échec était le seul but à rechercher. Nous devons penser envers et contre tout qu'il n'était pas de victoire, sinon en allant au-devant de la mort les armes à la main, en réclamant l'échec à grands cris, en exhortant par excès de désespoir l'Omnipotence à frapper avec plus de force, en sorte que par Ses coups mêmes Elle trempât nos âmes suppliciées et en fit l'arme de Sa propre ruine.

Il s'agissait là d'un discours heurté, à demi cohérent, inspiré par l'extrême nécessité où nous étions, martelé avec l'énergie du désespoir sur l'enclume de ces esprits ardents assemblés autour d'un feu mourant, et c'est à peine s'il me resta ensuite quelque chose de sa teneur. Pour une fois, ma mémoire photographique ne fonctionna point et ne conserva que des impressions : la honte lentement descendue sur les Serahin, le calme de la nuit dans lequel s'était dissous leur

attachement aux biens de ce monde et, pour finir, leur ardeur nouvelle à marcher avec nous quoi qu'il en advînt. Il faisait encore nuit lorsque nous allâmes chercher le vieil Abd el-Kader et, le traînant à l'écart au milieu du maquis sablonneux, hurlâmes à son oreille pour le moins paresseuse qu'au lever du soleil les Serahin partiraient avec nous, sous ses auspices, pour le Jaulan et l'oued Khalid. Il grommela un mot d'assentiment et, de notre côté, nous nous fîmes la promesse, si Dieu nous prêtait vie, de ne plus jamais faire d'un sourd un conspirateur.

LXXXII

AZRAQ ET ABYADH

Après avoir pris un peu de sommeil nous nous levâmes de très bonne heure afin de passer en revue les méharistes du Sirhan. Déboulant au galop, ils nous firent une démonstration aussi déchaînée que désordonnée. Ils avaient en selle une assiette approximative, et nous trouvions qu'ils se vantaient trop de leurs prouesses pour être tout à fait convaincants. Il était dommage qu'ils n'eussent pas un bon chef. Mteir était trop âgé pour s'en aller guerroyer et Ibn Bani était un personnage mal défini, plus ambitieux comme politicien que comme combattant. Cependant, ils étaient la seule troupe à notre disposition et il fallait s'en accommoder. À trois heures de l'après-midi, nous montâmes en selle pour nous diriger sur Azraq, étant tous d'accord qu'une nouvelle nuit sous la tente nous eût valu d'être rongés jusqu'à l'os par la vermine. Abd el-Kader et sa suite enfourchèrent ce jour-là leurs juments, signe que la ligne de front était proche. Ils chevauchèrent juste derrière nous.

Ce serait la première fois qu'Ali verrait Azraq. Exaltés, nous

gravîmes la crête rocheuse, évoquant les guerres, les chants et les amours des premiers rois bergers, aux noms comme une musique, qui avaient tant raffolé de ce lieu ; évoquant aussi les légionnaires romains qui, en des temps encore plus anciens, y avaient tenu garnison. Puis nous arrê tâmes nos montures et ouvrîmes de grands yeux quand nous apparut soudain la citadelle bleutée juchée sur son rocher au-dessus des palmes bruissantes, des prés verdoyants et des sources étincelantes. D’Azraq, comme de Roum, quelqu’un a dit : « *Numen inest*¹. » Tous deux sont hantés par d’intangibles présences, mais, alors que Roum est vaste, empli d’échos, divin, Azraq est plongée dans une insondable mare de silence et d’histoire ancienne, elle est pétrie d’un étrange savoir où se mêlent poètes errants, grands capitaines, royaumes perdus, tous les crimes et actes chevaleresques, la défunte magnificence des cours de Hira et de Ghassan, dont l’histoire la moins romancée évoque la geste d’Arthur. Chacun de ses cailloux, chacun de ses brins d’herbe, rayonne de poésie et vous transporte avec ses réminiscences d’un lumineux et nébuleux Éden, aboli il y a si longtemps.

Ali finit par secouer ses rênes et son méhari descendit la coulée de lave à pas prudents pour prendre pied sur l’épais gazon qui poussait en arrière des sources. Nos yeux plissés, soulagés, s’ouvraient tout à fait : la réverbération du soleil n’avait plus cette dureté dont elle nous avait accablés durant de si nombreuses semaines. « De l’herbe ! » s’écria Ali avant de sauter de sa selle pour tomber à quatre pattes, le nez plongé au milieu des pousses vertes. Puis il se redressa d’un bond, arracha son keffieh et, pris d’un élan tout juvénile, s’élança à travers la prairie, franchissant d’un bond les seguïas, où, entre les roseaux, une eau paisible renvoyait des reflets mordorés. Ses pieds blancs apparaissaient par intermittence sous les

1. *Numen inest* : la divinité est ici.

plis battants de ses robes de cachemire. Nous autres Occidentaux avons peu idée de ce supplément de beauté que donne au corps humain le fait d'être balancé avec légèreté sur des pieds nus. Le rythme et la grâce du mouvement en deviennent visibles. Le jeu des muscles et des tendons fait ressortir le mécanisme de chaque foulée et l'équilibre des appuis.

Revenus sur terre, nous nous aperçûmes qu'Abd el-Kader manquait à l'appel. On le chercha dans le château, dans la palmeraie, du côté des fontaines ; il restait introuvable. Nous finîmes par envoyer des hommes en arrière et ils s'en revinrent avec des Arabes qui nous dirent que, sitôt passé Beidha, il était parti vers le nord, à travers les éminences de roche feuilletée, et devait avoir déjà couvert des kilomètres, en route pour le djebel Druse. Les hommes du rang, qui ne connaissaient pas nos projets et détestaient Abd el-Kader, avaient été contents de le voir s'en aller ; c'était en revanche une mauvaise nouvelle pour nous et qui nous mettait dans une position difficile. Des trois objectifs possibles, Hemme avait été écarté ; sans Abd el-Kader, le Jaulan et l'oued Khalid n'étaient plus envisageables.

Nous devons donc nécessairement nous porter vers le pont de Tell el-Shehab. Pour l'atteindre, il fallait traverser le chemin de fer et passer en rase campagne entre les villages de la région de Remthe et les Turcs cantonnés à Deraa. Abd el-Kader s'enfonçait en pays hostile avec une pleine connaissance de nos plans et de nos forces. Les Turcs en seraient instruits et, s'ils prenaient les précautions les plus élémentaires pour la soirée du 7 novembre, ils nous encercleraient dans le secteur du pont. Nous tîmes conseil avec Mifleh et Fahad, dont nous avons fait les chefs de notre troupe, et il fut finalement décidé de poursuivre et de nous en remettre à l'incompétence habituelle de l'ennemi. Ce ne fut pas une décision facile et nous la primes la mort dans l'âme. Dans

ce nouvel état d'esprit, le soleil nous parut moins chatoyant qu'auparavant, et Azraq moins exempte d'angoisse.

Nous passâmes la nuit dans la vallée de Mejaber. Au matin, notre colonne serpenta pensivement au long de son cours caillouteux, puis franchit une crête pour pénétrer dans l'oued el-Harith, large tributaire du Butmeh, dont le paysage verdoyant présentait une poignante ressemblance avec certains coins d'Angleterre. Ali se réjouit de découvrir une vallée de gras pâturages qui portait son nom de famille, et se montra aussi ravi que nos chameaux lorsque nous découvrîmes, dans des replis de terrain entre les fourrés, des retenues d'eau limpide constituées par les pluies de la semaine passée. Cette aubaine nous incita à faire halte pour déjeuner. Nous restâmes sur place un long moment, le temps que les bêtes, affamées depuis notre arrêt à Ammari, se remplissent la panse. Adhub partit chasser la gazelle en compagnie d'Ahmed et Aouad, et arriva bientôt avec trois très beaux spécimens, comme l'étaient d'ordinaire ces animaux, même dans les pires déserts. Cela fit que nous prolongeâmes encore notre halte et préparâmes un second déjeuner, une sorte de festin, en embrochant sur des baguettes de petits morceaux de viande pour les faire griller jusqu'à ce que l'extérieur en fût noir comme du charbon, l'intérieur demeurant tendre et juteux.

Ces bons moments me furent malheureusement gâchés, car il fallut rendre la justice. L'inimitié qui couvait entre Ahmed et Aouad éclata pendant cette chasse à la gazelle (après que le gibier eut été tué), sous la forme d'un duel qui vit Aouad sectionner d'une balle le cordon du keffieh d'Ahmed, et ce dernier trouer la cape du premier. Je les désarmai et ordonnai d'une voix sonore qu'on leur tranchât à tous deux le pouce et l'index de la main droite. La terreur les amena aussitôt à se faire de furieuses et ostensibles démonstrations d'amitié, et peu de temps après, tous mes hommes se portèrent garants de ce que leur différend était oublié. Je soumis l'affaire à Ali

ibn el-Hussein, qui les remit en liberté avec mise à l'épreuve, après avoir scellé leur promesse par cette très ancienne et très curieuse punition bédouine qui consiste à frapper de façon répétée le crâne de l'intéressé avec le tranchant d'une lourde dague jusqu'à ce que le sang lui ait coulé jusqu'à la taille. Cela ouvrait une blessure au cuir chevelu, très douloureuse mais non dangereuse, dont d'abord la douleur et ensuite la cicatrice étaient censées rappeler son engagement au récidiviste en puissance.

Nous repartîmes par des chemins faciles, à travers une région où les bêtes découvrirent une pâture abondante. Nous dépassâmes une série de ruines appelées Kseir el-Hallabat. Face à elles, de l'autre côté de la vallée, en un lieu nommé Abu Sawana, nous trouvâmes un bas-fond pierreux où les précipitations des jours derniers avaient empli à ras bord un sillon de deux pieds de profondeur et peut-être dix en largeur, mais s'étirant sur près d'un kilomètre. Nous allions y établir notre camp et en faire notre base de départ pour notre raid contre le pont. Afin de vérifier la sûreté de l'endroit, nous allâmes un peu plus loin, jusqu'au sommet d'une éminence rocheuse. De là-haut, nous aperçûmes un parti de cavaliers circassiens, qui avaient été envoyés de Mafraq par les Turcs pour voir si ce point d'eau était occupé. Pour notre bien réciproque ils nous avaient manqué de cinq minutes, et c'est avec grande satisfaction que nous les regardâmes s'éloigner lentement.

Le lendemain matin, nous remplîmes toutes les outres, car nous n'allions rien trouver à boire jusqu'à notre pont, puis nous entrâmes d'un pas tranquille dans l'oued el-Butm. Il se creusait dans sa dernière partie en une dépression d'un mètre de profondeur au bord d'une plaine égale s'étendant jusqu'à la voie ferrée à quelques kilomètres de là. Nous fîmes halte dans ce creux pour attendre que la nuit nous permît de traverser cette étendue sans risque d'être vus. Notre intention était de franchir la voie ferrée en toute discrétion, sans

provoquer une alerte ni laisser de traces, puis d'aller nous cacher dans les creux d'Abyadh, lieu connu de nos guides, au pied des collines. Ce massif de contreforts irréguliers, le Zumle, bordait le côté occidental du chemin de fer sur une cinquantaine de kilomètres en dessous de Deraa. Au printemps, ces collines regorgeaient de troupeaux de moutons, car leurs vallées rocheuses étaient généreuses en eau et les pluies revêtaient en abondance leurs versants d'herbe nouvelle et de fleurs. Elles s'asséchaient avec la venue de l'été et devenaient désertes, si ce n'est lorsqu'un rare voyageur les parcourait d'est en ouest ou d'ouest en est. Nous pouvions raisonnablement espérer passer, en cette saison automnale, au moins une journée dans leurs replis sans être dérangés.

La halte fut l'occasion d'un nouveau repas, car nous mangions sans nous priver et chaque fois que possible. Cela allégeait notre bagage et nous empêchait de ruminer de trop sombres pensées. Même avec ce réconfort la journée nous sembla bien longue. Le soleil se coucha enfin. La plaine fut secouée d'un frisson, puis la nuit, qui depuis une heure s'amassait dans les creux des collines en face de nous, s'écoula lentement et nous submergea. Nous remontâmes en selle. Deux heures plus tard, au terme d'une progression rapide sur un sol de gravier sans aspérités, Fahad et moi, avancés en éclaireurs, atteignîmes la voie et trouvâmes sans difficulté un passage caillouteux où la caravane ne laisserait aucune trace de son passage. Les gardes turcs semblaient parfaitement tranquilles, ce qui nous rassura, car cela signifiait qu'Abd el-Kader n'avait pas encore semé la panique en annonçant la nouvelle.

Nous suivîmes l'autre côté de la ligne pendant une demi-heure, puis plongeâmes dans une dépression très peu accentuée où abondait une succulente végétation. Ce coin, nommé Ghadir el-Abyadh, nous avait été recommandé par Mifleh pour notre embuscade. Notre troupe était dans le plus grand

désordre, car, quoique brève, la descente avait été abrupte et nos différents groupes ainsi que notre bagage se retrouvaient inextricablement mélangés. Nous décidâmes néanmoins de nous fier aux dires de Mifleh, selon qui nous serions ici à l'abri, et nous fîmes baraquier les bêtes dans l'intention de piquer un somme en attendant que l'aube nous montrât dans quelle mesure cet accident de terrain nous dissimulait.

Au point du jour, Fahad m'emmena jusqu'au rebord de notre cuvette, à cinq mètres au-dessus de l'endroit où reposaient les bêtes. À partir de notre observatoire, une prairie en pente douce descendait jusqu'au chemin de fer, situé presque à une portée de fusil. Cette proximité ne convenait pas du tout, mais les Beni Sakhr ne connaissaient pas de meilleur emplacement, et puis, maintenant que nous étions là, il était probablement plus sûr d'y demeurer. Nous dûmes rester toute la journée sur le qui-vive, car nous entendions tout ce qui se passait sur la voie, et il fallait veiller constamment à ce que les hommes restassent à couvert. Chaque fois qu'un mouvement était annoncé, ils se précipitaient pour y jeter un œil, si bien que la hauteur se festonnait alors d'un alignement de têtes. De plus, il fallait faire paître les chameaux; nous devons donc les surveiller pour les empêcher de vagabonder en pleine vue, et les maîtriser quand une patrouille venait à passer: car si l'une d'elles s'était mise à blatérer, cela eût risqué d'attirer l'attention de l'ennemi. Si la journée précédente nous avait paru bien longue, celle-ci le fut plus encore: nous ne pouvions distribuer à manger, car l'eau allait se faire rare d'ici à l'accomplissement de notre raid. Cette seule pensée suffisait à nous donner soif.

Ali et moi prîmes les dernières dispositions pour la marche de la nuit suivante. Cloués ici jusqu'au coucher du soleil, nous devons ensuite nous porter sur Tell el-Shehab à soixante kilomètres de là, faire sauter le pont, nous en revenir et passer à l'est de la voie avant l'aube suivante. Cela vou-

lait dire parcourir au moins cent trente kilomètres au cours des treize heures d'obscurité en y intercalant une délicate opération de minage. Une telle performance n'était pas à la portée de la plupart de nos Indiens. Médiocres méharistes, ils avaient plus qu'éprouvé leurs chameaux depuis le départ d'Aqaba. Après un dur labeur, un Arabe s'attachait à ménager sa monture et la ramenait au bercail en bon état. Les Indiens avaient fait de leur mieux, mais ils s'étaient épuisés, eux et leurs bêtes, en couvrant des étapes faciles. Nous choisîmes par conséquent les six meilleurs et les montâmes sur les six meilleurs méharis, avec pour chef Hassan Schah, leur officier et le plus valeureux d'entre eux. Celui-ci décida que son petit parti serait suffisamment armé en n'emportant qu'une seule mitrailleuse. Cela revenait à réduire très sensiblement notre capacité offensive et, pour notre malheur, nous n'avions aucun élément arabe à fournir pour compenser. Plus je considérais l'affaire, moins elle me paraissait bien engagée.

Si les Beni Sakhr étaient à l'évidence des guerriers, nous nourrissions des doutes concernant les Serahin. Ali et moi décidâmes pour finir que notre groupe d'assaut serait composé des Beni Sakhr avec Fahad à leur tête. Une partie des Serahin resterait à garder les bêtes pendant que nous chargerions le pont à pied, et nous n'emmènerions avec nous que le nombre de chameaux requis pour porter les charges explosives. Afin de les adapter aux circonstances, celles d'un transport rapide dans l'obscurité sur des pentes abruptes, nous modifiâmes la forme des charges en dépouillant les cartouches de leurs emballages pour les amalgamer en mottes de trente livres chacune et les glisser dans des sacs de coton blanc pour une meilleure visibilité en pleine nuit. Cette dernière mesure présentait un inconvénient : l'ennemi pourrait les repérer et faire feu dessus, or la dynamite explose à l'impact ; mais ce ne serait pas plus mal si, comme je l'espérais, elles

étaient déjà posées à ce moment-là. Wood, qui bien sûr allait m'accompagner, entreprit de reconditionner la dynamite, ce qui lui valut cette sacrée migraine qui nous prenait tous dès que nous en manipulions. Néanmoins, même cette activité nous aida à passer le temps.

Ma garde devait être bien répartie. Un bon méhariste, si possible un Cherarat, fut affecté à chacun des hommes du cru, moins experts, mais dont l'indispensable qualité était de connaître le pays que nous allions traverser ; chaque paire ainsi constituée se vit attacher l'un ou l'autre des étrangers dont j'avais la responsabilité, avec pour instruction de ne pas le quitter de toute la nuit à venir. De la sorte, si l'ennemi ou quelque accident venait à nous disperser, nous aurions tous la même chance de regagner la sécurité du désert. Ali ibn el-Husseïn emmenait avec lui six de ses serviteurs. Vingt Beni Sakhr et quarante Serahin complétaient la troupe. Nous laissions tous les chameaux affaiblis ou estropiés à Ghadir el-Abyadh, à la charge du reste des hommes, qui reçurent pour consigne de repasser la ligne de nuit et d'aller nous attendre au bassin d'Abu Sawana. Deux des miens tombèrent brusquement malades et se dirent incapables de nous accompagner. Je les exemptai de cette marche ainsi que de tout service ultérieur.

LXXXIII

LA RUÉE SUR LE PONT

Au coucher du soleil, nous les saluâmes et quittâmes enfin la vallée. Nous étions passablement abattus et peu enclins à poursuivre. Tandis que la pénombre s'épaississait lentement, nous franchîmes une première crête et prîmes vers l'ouest en direction de l'ancienne piste des pèlerins, qui serait notre

meilleur guide à travers le Zumle. Nous cheminions tant bien que mal au long de versants malaisés, lorsque soudain les hommes qui étaient en tête s'élançèrent vers l'avant. Nous partîmes à leur suite et les trouvâmes encerclant un marchand ambulant terrorisé et ses deux épouses, qui menaient quelques ânes chargés de raisins secs, de farine et de manteaux. Ils nous répondirent qu'ils se rendaient à Mafrâq, gare située à peu de distance derrière nous. Jugeant cela fort ennuyeux, nous réfléchîmes à ce qu'il convenait de faire. Nous leur dûmes pour finir de camper sur place. Un Sirhani resterait là pour les surveiller. Il les laisserait partir à l'aube et repasserait la ligne pour gagner Abu Sawana.

Nous poursuivîmes pesamment dans une obscurité maintenant totale jusqu'à ce que nous apparût la lueur blanchâtre des deux sillons parallèles de la route des pèlerins. C'était cette même piste que les Arabes avaient suivie avec moi à partir de Rabir lors de ma première nuit en Arabie. Depuis lors et durant un an, via Médine, Hedia, Dizad, Mudowwara et Maan, nous l'avions remontée les armes à la main sur plus de mille kilomètres. Il en restait moins de deux cents jusqu'à sa naissance à Damas, où notre pèlerinage guerrier prendrait fin. Cette nuit nous remplissait néanmoins d'appréhension. Nos nerfs avaient été ébranlés par la fuite d'Abd el-Kader, seul traître de toute notre histoire. En évaluant mieux la situation, nous aurions vu que nous avions, malgré lui, une chance de réussir dans notre entreprise ; mais notre état d'esprit nous interdisait tout jugement objectif. Nous nous disions non sans désespoir que jamais la révolte arabe ne franchirait cette ultime étape et qu'elle serait un exemple de plus de ces caravanes parties ardemment à la conquête d'un objectif nébuleux pour disparaître, homme après homme, dans l'immensité du désert.

Quelqu'un – un berger peut-être – chassa ces considérations en déchargeant son fusil vers notre caravane, qu'il

voyait approcher, silencieuse et indistincte, dans le noir. Il nous manqua de beaucoup, mais, au comble de la terreur, il se mit, tout en hurlant, à tirer de façon répétée vers notre masse obscure. Mifleh el-Gomaan, qui menait la marche, vira brusquement sur la droite et, prenant le trot, guida à l'aveuglette notre colonne vers une pente, un bas-fond à se rompre le cou, puis lui fit contourner l'épaule le plus éloigné d'une petite éminence. Nous y retrouvâmes la paix nocturne et poursuivîmes notre route sous les étoiles. L'alerte suivante fut un chien qui aboyait quelque part sur la gauche, après quoi un chameau se dressa soudain en travers du chemin. Mais ce n'était qu'une bête égarée. Nous reprîmes notre marche.

Mifleh voulut m'avoir pour compagnon à l'avant-garde. De tout ce parcours vers le pont, il ne m'appela que «l'Arabe», ceci afin de ne pas risquer de trahir ma présence en lançant mon nom à pleine voix dans l'obscurité. Nous étions en train de descendre dans une dépression très touffue quand une odeur de cendres nous parvint aux narines. L'instant d'après, une silhouette féminine jaillissait d'un fourré en bord du chemin pour s'enfoncer dans la nuit en poussant des cris aigus. Peut-être s'agissait-il d'une bohémienne, car l'incident n'eut pas de suites. Nous arrivâmes devant une hauteur. À son sommet, un village dont nous apercevions les feux dans le lointain. Mifleh obliqua sur la droite pour suivre un coteau de terre labourée que nous gravâmes lentement dans le grincement de nos selles. Il nous mena jusque sur la ligne de crête et fit halte. Nous nous trouvions en haut du Buweib, extrémité septentrionale de cette région de collines basses qui se nomme le Zumle.

Mifleh tendit le bras vers le nord, en direction de plusieurs groupes de points très lumineux que l'on distinguait en contrebas. Il s'agissait des lumières de la gare de Deraa, éclairée cette nuit-là pour cause de mouvements de troupes.

Cette indifférence des Turcs à notre endroit avait peut-être un côté rassurant, mais aussi quelque chose d'un peu vexant. Ces illuminations seraient les dernières ; telle fut notre vengeance. Deraa fut soumise au couvre-feu dès le lendemain et pendant toute une année, jusqu'à sa chute. Ayant resserré les rangs, nous partîmes vers la gauche pour suivre un moment la ligne de crête, puis nous descendîmes une longue vallée et prîmes pied dans la plaine de Remthe, bourgade dont nous apercevions de temps à autre, loin dans le nord-ouest, la lueur rougeâtre d'un feu. Le terrain se fit plan, mais il s'agissait d'un sol à demi retourné et fort meuble, si bien que nos chameaux s'y enfonçaient jusqu'au boulet et peinaient. Il nous fallait malgré tout presser le pas, car les incidents et difficultés du chemin nous avaient fait prendre du retard sur notre tableau de marche. Mifleh lança son méhari au trot.

J'étais mieux loti que la plupart de mes compagnons, car je montais la chamelle rousse de l'Adham, ce Sirhani qui ouvrait la marche lors de notre entrée à Beidha. Il s'agissait d'une longue bête ratissant large, de ses grandes enjambées aux mouvements de pistons fort pénibles à supporter, heurtées mais pas complètement mécaniques, car il y avait du courage ainsi qu'une volonté quasi humaine dans ce souci permanent de dépasser ses congénères qui la portaient toujours en tête de la colonne. Dès lors que ses rivales se trouvaient derrière et abandonnaient le combat, son ambition s'apaisait et elle adoptait un pas régulier, semblable à celui des autres bêtes, sinon que j'en retirais un sentiment de confiance, l'impression que cette allure tranquille cachait une immense réserve de puissance et d'endurance.

Je remontai la file pour demander aux hommes d'accélérer le train. Les Indiens, qui chevauchaient avec raideur, comme des cavaliers, faisaient de leur mieux, de même que le reste de la troupe, mais le terrain était si malaisé que la meilleure volonté n'était guère payante et qu'il y avait toujours au fil

des heures un homme, puis un autre, pour se faire distancer. Je finis donc par décider de marcher à l'arrière, en compagnie d'Ali ibn el-Husseïn, qui, lui, montait une très belle bête de course, mais plus toute jeune, offerte par l'émir de Boreïda des années plus tôt. Bien qu'elle eût dans les quatorze ans, elle ne faiblit pas de toute la nuit. Tête basse, elle allait de ce pas rapide et délié qui se pratique dans le Nedjed et qui est si confortable pour le méhariste qui sait l'imprimer à sa monture. Forçant toute la colonne à avancer, notre train supérieur et nos baguettes furent un calvaire pour les hommes et les bêtes qui fermaient la marche.

Peu après neuf heures, nous franchîmes le remblai de la ligne en construction entre Deraa et Irbid. À partir de là nous quittions les labours ; la marche aurait dû s'en trouver facilitée, mais il se mit à bruiner et la terre grasse devint glissante. Un chameau sirhani s'affala. Son maître le fit relever dans l'instant et poursuivit sa course. Un Beni Sakhr tomba à son tour. Il ne se fit pas mal et remonta en hâte. Puis nous vîmes l'un des serviteurs d'Ali planté près de sa monture immobile. Ali lui ordonna de repartir et, comme l'autre maugréait, lui cingla violemment la tête de sa badine. La bête, prenant peur, s'élança en avant et l'esclave, saisissant in extremis la sangle arrière, parvint à se remettre en selle. Ali le poursuivit pour lui asséner une grêle de coups. Mustafa, un des miens, piètre méhariste mais indispensable cette nuit-là car il connaissait le pays, démontra à deux reprises. Aouad, son compagnon de marche, veillait parfaitement sur lui ; chaque fois, il attrapa les rênes et aida l'homme à remonter avant que nous fussions arrivés à leur hauteur.

La pluie cessa et nous pressâmes encore l'allure. Le sol s'inclina en pente douce. Soudain, Mifleh se dressa sur sa selle pour agiter sa baguette en l'air au-dessus de sa tête. Dans le noir, un tintement métallique retentit : nous étions en train de passer sous la ligne télégraphique reliant Irbid à

Mezerib. Bientôt, l'horizon grisâtre se fit plus lointain. Les ténèbres s'épaississant en face de nous et sur les côtés, nous eûmes le sentiment d'être en train de redescendre un vaste bombement de terrain. Nous commençons d'entendre un bruissement diffus, pareil à celui du vent passant dans un bois très éloigné, mais continu et gagnant lentement en force et volume. Comme il devait s'agir de la grande chute d'eau située en dessous de Tell el-Shehab, nous poursuivîmes d'un pas confiant.

Quelques minutes plus tard, Mifleh arrêta son méhari et, lui tapotant doucement l'encolure, le fit baraquier sans bruit. Il sauta à terre, tandis que nous le rejoignions sur une plate-forme herbeuse près d'un cairn éboulé. Une bande plus sombre se dessinait devant nous, d'où montait, maintenant très fort, le bruit de la course précipitée de la rivière que nous entendions depuis si longtemps. Il s'agissait de la gorge du Yarmuk et le pont après lequel nous en avions devant se trouver sur notre droite, à quelque distance vers l'aval.

Nous mîmes tous pied à terre sans faire de bruit, aidant les Indiens à descendre de leurs bêtes chargées, afin que des guetteurs attentifs ne pussent déceler notre présence. Puis nous tîmes conseil à voix basse sur l'herbe humide. La lune n'avait pas encore paru au-dessus du mont Hermon, mais la nuit pâlisait déjà, annonciatrice de l'aube, et des trains de nuages échevelés vogaient dans un ciel livide. Je distribuai les sacs d'explosifs à leurs quinze portefaix et, après quelques minutes d'ultimes préparatifs, nous nous engageâmes à pied sur le versant abrupt de la vallée. Emmenés par Adhub, les Beni Sakhr disparurent devant nous dans la nuit pour aller reconnaître le chemin. L'humidité de l'herbe rendait la pente très glissante et ce n'est qu'en fichant fermement les orteils dans le sol que nous parvenions à conserver une bonne prise. Deux ou trois hommes perdirent pied et tombèrent lourdement.

Lorsque nous en arrivâmes à la portion la plus escarpée, où des affleurements rocheux gênaient le passage, un bruit nouveau vint s'ajouter au grondement de l'eau. Il s'agissait d'un train qui, venant de Galilée, se hissait en ferrailant le long de la rampe, ses boudins de roue hurlant dans les courbes, les halètements de sa motrice s'élevant des profondeurs par bouffées d'un blanc spectral. Du coup, les Serahin hésitèrent et, derrière nous, Wood les força à avancer. Fahad et moi fîmes un crochet vers la droite et crûmes distinguer à la lueur de la chaudière des wagons découverts dans lesquels se tenaient, assises ou allongées, des silhouettes kaki, peut-être coiffées de chapeaux australiens. Il pouvait s'agir de prisonniers que l'on transportait en Asie Mineure.

Encore quelques pas et nous aperçûmes enfin en contrebas dans l'à-pic enténébré une forme plus sombre, avec à son extrémité la plus éloignée une lueur tremblotante. Nous nous arrê tâmes pour l'examiner aux jumelles. C'était bien le pont, que, de notre promontoire, nous voyions en plan, avec une tente dressée de l'autre côté à proximité de la tranchée, sous la paroi noire de la rive opposée, dont la crête était couronnée par les maisons obscures du village. Il paraissait se trouver à environ trois cents mètres. Tout était silencieux hormis la rivière ; rien ne bougeait à part, devant la tente, la flamme d'un feu de camp.

Wood s'arrêta là pour le moment (il ne devait descendre que si j'étais touché), afin de mettre les mitrailleurs indiens en position d'arroser les abords de la tente si jamais l'affaire tournait à l'affrontement général. Ali, Fahad, Mifleh et le reste d'entre nous, accompagnés des Beni Sakhr et des porteurs d'explosifs, continuâmes jusqu'au bas du ravin pour bientôt atteindre le sentier en paliers qui avait servi aux travaux de construction et menait à la base de la plus proche butée. Nos capes brunes et vêtements gris se fondant parfaitement dans la roche calcaire de la paroi et le vide en contrebas, nous le

suiivîmes en file indienne jusqu'aux rails, à l'endroit où ils amorçaient leur courbe pour s'engager sur le pont. Laissant la petite troupe sur place, Fahad et moi nous glissâmes plus avant afin de nous faire une idée claire du lieu.

Nous atteignîmes la culée en maçonnerie, puis avançâmes à plat ventre dans l'ombre des rails et du ballast jusqu'à presque toucher le squelette grisâtre des poutrelles soutenant le tablier. Nous pouvions voir, à soixante pas de distance de l'autre côté du gouffre, une unique sentinelle, qui se tenait accotée au talus près de la tente. Après un moment, elle se mit à aller et venir lentement devant le feu, sans jamais s'avancer jusqu'à la structure métallique de ce pont vertigineux. Je demeurai allongé là, l'esprit vacant, la volonté inerte, comme fasciné à la vue de ce soldat. Pendant ce temps, Fahad s'était retiré pour se laisser glisser le long de la butée. Il était maintenant loin en contrebas de l'endroit où elle se dressait à flanc de coteau.

Cela ne m'arrangeait pas, car je voulais m'attaquer aux poutrelles d'acier; c'est pourquoi je m'en revins vers le sentier afin de faire avancer les Beni Sakhr et la dynamite. Je n'y étais pas arrivé que me parvint le bruit sonore d'un fusil qui tombe à terre, suivi d'une dégringolade le long du talus. Quelqu'un avait glissé. Le garde sursauta et, levant les yeux, aperçut là-haut, dans la zone que la lune à son lever éclairait peu à peu, commençant de révéler la gorge dans toute sa beauté, quelques mitrailleurs indiens qui abandonnaient leur première position, à présent baignée de lumière, pour en gagner une autre, encore plongée dans une ombre qui s'amenuisait. Il fit les sommations d'une voix forte, puis leva son fusil et ouvrit le feu tout en appelant la garde.

La confusion fut instantanée. Les Beni Sahkr, tapis au-dessus de nous le long du sentier, étaient invisibles. Ils se mirent à tirer au hasard vers le pont. La garde turque jaillit de la tente et, embusquée derrière le remblai, déclencha un

feu nourri en direction des lieux du tir des Arabes. Surpris alors qu'ils se déplaçaient, les Indiens n'avaient pu mettre leur Vickers en batterie pour cribler la tente avant qu'elle ne se fût vidée de ses occupants. La fusillade devint générale et les salves turques, dont l'écho se répercutait dans l'étroit défilé, se doublaient du claquement des projectiles s'écrasant sur les rochers dans le dos de notre parti. Les Serahin qui portaient les charges avaient appris de mes gardes du corps (bien payés pour le savoir) qu'un impact de balle pouvait faire exploser la dynamite. Quand ils entendirent cette grêle s'abattant alentour, la panique les prit, ils balancèrent les sacs le long de la pente et décampèrent. Ali dévala jusqu'à l'endroit où Fahad et moi nous trouvions toujours, à l'abri de la culée, nullement repérés par l'ennemi, mais sans armes, et il nous apprit que les explosifs gisaient au fond du ravin, loin en contrebas.

Il n'était pas envisageable de descendre les récupérer alors que cela tirait de tous côtés. Nous remontâmes donc le sentier à toutes jambes en compagnie des Beni Sakhr, arrivant au sommet hors d'haleine, mais sans aucune perte malgré le feu ennemi. Nous retrouvâmes Wood, fort amer, et les Indiens, à qui nous expliquâmes que l'affaire était finie. Sans perdre de temps, nous regagnâmes le cairn, où les Serahin étaient déjà en train de se jucher sur leurs chameaux. Nous suivîmes leur exemple au plus vite et toute la troupe décampa, cependant que dans le bas-fond les Turcs continuaient leur feu roulant. Entendant les clameurs, les habitants de Turra, le plus proche village, y ajoutèrent leurs vociférations. Les autres villages s'éveillèrent, des lumières s'allumaient d'un bout à l'autre de la plaine. Souvent attaquées par des bédouins, ces populations avaient mis au point un système défensif où tout le monde coopérait pour rendre la vie très difficile à un rezzou repéré.

Nos Serahin, vexés du rôle qu'ils avaient joué et peut-être d'une parole que j'avais eue dans le feu de l'action,

recherchaient un exutoire. Dans notre fuite effrénée, nous tombâmes sur un groupe de paysans qui revenaient avec beaucoup de retard du marché de Deraa. Ils leur volèrent tout ce qu'ils avaient. Les victimes, entièrement dépouillées, filèrent, hommes et femmes confondus, sous le clair de lune, appelant au secours à cris assourdissants. Remthe les entendit et des appels lancés à l'unisson s'élevèrent qui alertèrent tous les dormeurs du voisinage. Des méharistes en sortirent pour nous attaquer de flanc, cependant que, dans tous les hameaux à la ronde, on grimpaît sur les toits pour tirer en l'air.

Laisant les pillards serahin en arrière, alourdis qu'ils étaient par un encombrant butin, nous poursuivîmes dans un silence maussade notre course à travers la plaine en faisant notre possible pour rester groupés. Mes hommes, aguerris, firent merveille : ils aidaient ceux qui chutaient à se remettre en selle et prenaient en croupe ceux dont la monture se relevait blessée et incapable de suivre notre train. Le sol était toujours aussi gras et les parcelles labourées plus difficiles que jamais ; mais c'était, derrière nous, comme une meute qui nous talonnait et nous forçait à crever les bêtes pour gagner notre refuge dans les collines. Atteignant enfin le Buweib, notre troupe s'y enfonça sur un sol plus aisé, menant toujours durement des méharis à bout de force, car l'aube menaçait. Le vacarme s'estompa peu à peu derrière nous et, à l'arrière, cravachés comme à l'aller par Ali et moi, les traînants réduisirent l'écart.

Le jour se leva au moment où, descendant en direction du chemin de fer, nous passions devant une maison de chantier en ruine, à huit kilomètres dans le nord d'Ifdein. Après avoir vérifié que le passage était libre, Wood, Ali et les autres chefs, qui chevauchaient maintenant en tête avec moi, s'amuserent à couper les fils du télégraphe en de multiples endroits, pendant que la queue de la caravane franchissait la voie. Nous l'avions traversée dans la nuit à dessein de faire sauter le pont de Tell

el-Shehab et de couper ainsi la seule ligne de communications entre l'armée turque de Palestine et sa base à Damas... et voilà que, après tant de peines et de dangers, nous étions en train de couper le télégraphe entre Damas et Médine ! Les canons d'Allenby, qui tonnaient toujours là-bas, loin sur notre droite, nous rappelaient amèrement notre nullité.

L'aube grise se leva avec une douceur annonçant la pluie qui lui fit bientôt suite, bruine si fine et insistante que, tandis que nous cheminions lentement vers Abu Sawana, elle paraissait se moquer de notre abattement. Nous atteignîmes la longue retenue d'eau au coucher du soleil, y retrouvant nos malades en bonne forme et curieux d'entendre le détail de nos erreurs. Nous étions tous, les uns autant que les autres, des imbéciles, aussi notre colère était-elle stérile. Ahmed et Aouad se battirent, le jeune Mustafa refusa de préparer le riz, Farraj et Daoud le malmenèrent jusqu'à ce qu'il fondît en larmes, Ali fit fouetter deux de ses esclaves ; aucun de nous ni aucun d'eux ne s'en préoccupa. Nous étions malades de cet échec, et épuisés après avoir couvert près de cent soixante kilomètres d'un crépuscule à l'autre en terrain malaisé et dans des conditions exécrables, sans une halte et sans rien manger.

LXXXIV

ATTENTE DE TRAINS

Les vivres allaient être notre préoccupation suivante. C'est sous une averse glacée que nous tînmes conseil ce soir-là pour envisager les différentes solutions. Pour éviter d'être trop chargés, nous avons emporté d'Azraq trois rations quotidiennes chacun, or nous étions au soir du troisième jour. Si nous revenions directement, nous arriverions le lendemain à Azraq avec juste l'appétit qui convenait. Seulement, nous ne

pouvions rentrer les mains vides. Les Beni Sakhr voulaient glaner les honneurs et les Serahin étaient trop pénétrés de honte pour ne pas réclamer une occasion de se racheter. Nous disposions encore d'un sac de trente livres de dynamite et Ali ibn el-Hussein, qui avait entendu parler de nos opérations au sud de Maan et était aussi arabe qu'on peut l'être, lança : « Faisons sauter un train ! » Cette parole provoqua la liesse générale et tous les regards se portèrent sur moi.

Faire sauter les trains est une science exacte quand elle est pratiquée en connaissance de cause par un effectif suffisant et avec des mitrailleuses en soutien. Si l'on s'y essaie à la diable, cela peut devenir dangereux. Cette fois, la difficulté tenait au fait que tous les mitrailleurs à notre disposition étaient des soldats indiens qui, s'ils étaient de bons éléments lorsqu'ils avaient le ventre plein, ne valaient plus grand-chose dès qu'ils souffraient de la faim et du froid. Je ne me voyais pas les embarquer avec nous, sans rations, dans une aventure qui pouvait durer une semaine. Les Arabes pouvaient tout endurer ; ils n'allaient pas succomber à quelques jours de disette et se battraient le ventre vide aussi vaillamment que jamais ; et puis, au pire, on pourrait toujours abattre un chameau pour se mettre quelque chose sous la dent, or les Indiens avaient refusé de toucher à cette viande.

J'expliquai au conseil ces délicatesses alimentaires, mais Ali me répondit que si je me contentais de faire sauter le train, eux s'emploieraient de leur mieux, sans l'appui d'une mitrailleuse, pour parachever le travail. Attendu que, dans ce secteur où l'on ne nous attendait pas, nous pouvions tomber sur un train d'approvisionnement peuplé de civils et d'un faible contingent de soldats, j'acceptai de courir le risque. Puis, assis en cercle, encapuchonnés de nos capes, nous terminâmes nos derniers vivres sous la forme d'un souper froid (impossible d'allumer du feu à cause de la pluie) et fort tardif, le cœur un peu rasséréiné à l'idée de mener une seconde tentative.

À l'aube, les Indiens, accompagnés des Arabes inaptes, reprirent d'un air accablé le chemin d'Azraq. Ils m'avaient suivi dans l'arrière-pays avec le ferme espoir de participer à une véritable action militaire, et voici qu'après le ratage de l'opération contre le pont ils voyaient la perspective de ce train leur échapper. Le coup était rude et, pour l'adoucir, je demandai à Wood de les accompagner, lui assurant que ce ne serait pas déchoir. Après en avoir débattu avec nous, il y consentit surtout pour leur bien, car le préjugé racial entre Arabes et Indiens ne restait jamais longtemps en sommeil et il était dangereux de leur laisser la bride sur le cou ; ce fut également une sage décision en ce qui le concernait, car, légèrement souffrant depuis un jour ou deux, il montrait les premiers symptômes de la pneumonie.

La soixantaine d'hommes que nous étions désormais reparti vers le chemin de fer. C'est alors que je m'aperçus qu'aucun d'entre eux ne connaissait le pays traversé par la ligne ; il me revenait donc de jouer le rôle de guide. Je les conduisis à Minifir, où, en compagnie de Zaal, nous avons fait de si grands ravages au printemps. Le sommet de la colline en forme de fer à cheval offrait un poste d'observation, un emplacement où camper, un lieu de pâturage et une voie de repli idéaux. Nous y demeurâmes jusqu'au coucher du soleil, tremblant de froid, le regard perdu sur l'immense plaine qui se déroulait à nos pieds comme une carte d'état-major jusqu'aux sommets mangés de nuages du djebel Druse, avec, telles des taches d'encre derrière les rideaux de pluie, Um el-Jemal et autres villages.

À la nuit tombante, nous descendîmes sur la voie afin de choisir où poser la mine. La buse, reconstruite, du kilomètre 172 nous parut une nouvelle fois l'endroit le plus approprié. Alors que nous nous tenions en abord du remblai, un grondement s'éleva et, tout à coup, à travers le brouillard et l'obscurité qui s'épaississait, un train surgit au détour de

la courbe nord, à seulement cent mètres de là. Nous nous jetâmes à couvert sous la longue arche pour l'écouter passer au-dessus de nous. C'était bien dommage, mais on n'y pouvait rien. Le danger passé, tout le monde se mit au travail et l'on entreprit d'enfouir la charge au-dessus de la buse. Il faisait très froid, avec de fortes averses que le vent du nord chassait vers nous.

L'arche, solidement maçonnée, avait quatre mètres de portée et s'insérait dans un remblai de cinq mètres de haut, au-dessus d'un lit de gravier creusé par les eaux de ravinement descendant de la hauteur où nous avions laissé les bêtes. Les pluies hivernales y avaient creusé un canal d'un mètre de profondeur, et selon un tracé étroit et sinueux qui nous offrait une admirable approche jusqu'à environ trois cents mètres de la voie ferrée. Ensuite cette ravine s'évasait et filait en droite ligne vers la buse, de l'entrée de laquelle une grande partie de cette dernière longueur était bien en vue. Le terrain dessinait au nord comme au sud des ondulations basses que le chemin de fer franchissait par des déblais peu marqués ; en revanche, le remblai s'étirant de part de d'autre de la buse était plus long qu'un train ordinaire et exposerait toutes ses voitures à notre tir descendu de la hauteur.

Nous dissimulâmes soigneusement la dynamite à l'aplomb de la voûte, enterrée plus profondément qu'à l'accoutumée sous une traverse, de sorte qu'une patrouille cheminant entre les rails ne pût sentir sous ses pas la souplesse de cette matière gélatineuse. De là, les fils furent enfouis au bord du revêtement en maçonnerie. En bas, ce fut un jeu d'enfant que de les faire courir sous les graviers aussi loin que le permettait leur longueur. Elle n'était malheureusement que de soixante mètres : c'est là tout ce que nous avons pu nous procurer au moment du départ, car il y avait alors en Égypte pénurie de câbles isolés. Cela aurait largement suffi pour le pont, mais c'était peu pour un train. Il se trouva néanmoins que leur

extrémité atteignit un petit buisson qui, dépassant d'une dizaine de pouces le bord de la ravine, nous fournirait un repère bien commode.

Impossible de les laisser apparents et branchés à l'exploseur, car l'endroit était si proche de la voie que la première des patrouilles qui en longeaient régulièrement le tracé n'eût pas manqué de les voir. De plus, nous n'avions ni balai ni soufflet pour effacer les traces de nos creusements – quoiqu'ils n'eussent pas servi à grand-chose sur cette boue –, et le travail prit plus de temps qu'à l'ordinaire. La tâche ne fut achevée qu'à l'approche de l'aube. Trempé et maussade, j'attendis le point du jour sous l'arche venteuse, puis passai toute la zone au peigne fin et consacrai une demi-heure à effacer toutes les traces de notre passage, y déposant herbes et feuilles mortes, arrosant la boue remuée avec de l'eau puisée à une flaque de pluie. Mes compagnons me faisant signe que la première patrouille approchait, je montai les rejoindre sur la hauteur.

Je ne m'étais pas encore hissé jusqu'à eux qu'ils dévalaient la pente pour gagner les positions assignées le long du cours d'eau et derrière les éperons rocheux, le guetteur ayant signalé qu'un train arrivait du nord. Le grand Hamud, esclave de Fayçal, qui transportait l'exploseur, n'eut pas le temps d'arriver à ma hauteur : un convoi de longueur réduite, composé de wagons de marchandises bâchés, passait déjà à pleine vitesse. L'atmosphère épaisse et les averses qui balayaient la plaine l'avaient dissimulé aux yeux de nos guetteurs jusqu'à ce qu'il fût pratiquement sur nous, ne nous laissant pas le temps de nous préparer. Ce deuxième échec nous affecta davantage encore et Ali se mit à dire que cette expédition ne donnerait décidément rien de bon, affirmation qui préluait à la découverte d'un mauvais œil ; aussi décidai-je, pour détourner l'attention, d'installer de nouveaux postes d'observation, plus éloignés, l'un, au nord, dans les ruines, et l'autre, au sud, sur la crête, près du grand cairn.

Les hommes, sans rien à petit-déjeuner, durent faire comme s'ils n'avaient pas faim. Tout le monde s'amusa de ce petit jeu et nous demeurâmes un moment assis sous la pluie, assez allégrement serrés les uns contre les autres derrière un parapet de chameaux ruisselants qui nous dispensaient un peu de chaleur. Sous l'effet de l'humidité, le poil des bêtes bouclait, ce qui leur donnait un air étrangement ébouriffé. Lorsque la pluie s'interrompait, ce qui arrivait fréquemment, une bise gémissante et glaciale cherchait soigneusement les parties les moins protégées de notre corps. Bientôt, nos chemises détrempées de coton ou de soie nous collèrent à la peau d'une manière désagréable. Nous n'avions rien à manger et rien à faire, nulle part où nous asseoir sinon sur la roche humide, dans l'herbe mouillée ou dans la boue. Ce mauvais temps persistant me rappelait que l'offensive d'Allenby vers Jérusalem prendrait du retard et qu'il verrait une occasion unique lui passer sous le nez. Qu'une telle infortune frappât celui-ci constituait pour nous un demi-encouragement. Nous continuerions d'être partenaires l'année suivante.

Dans les meilleures conditions, l'attente avant l'action est éprouvante. Ce jour-là, elle fut un calvaire. Même l'ennemi le ressentait, car ses patrouilles allaient d'un pas traînant, semblant ne se soucier que de se protéger de la pluie. Vers midi enfin, dans une embellie, les guetteurs de l'éperon sud se mirent à agiter frénétiquement leurs capes pour signaler un train. Chacun gagna sa position en un éclair, car nous avions passé les dernières heures à proximité de la voie, assis sur nos talons dans le fossé inondé, afin de ne pas laisser passer une nouvelle fois notre chance. Les Arabes se mirent convenablement à couvert, car lorsque, de ma position avancée, je regardai en arrière, je constatai que rien ne se voyait sur le coteau grisâtre qui fût de nature à alerter l'ennemi.

Je n'entendais pas le train approcher, mais j'étais confiant. Toutefois, au bout d'une demi-heure passée agenouillé devant

l'exploseur, l'attente me devint insupportable et je demandai par signes de quoi il retournait. Les guetteurs envoyèrent un homme m'expliquer que le train roulait très lentement et qu'il était d'une longueur hors du commun. Cela nous mit en appétit : plus il était long, plus il y aurait de butin. On me fit savoir qu'il venait de s'arrêter. Il s'ébranla de nouveau.

Enfin, vers une heure, j'entendis son halètement. La locomotive était manifestement insuffisante (ces motrices fonctionnant au bois manquaient de puissance) et, sur cette rampe, un aussi lourd convoi excédait ses capacités. Tapi derrière mon buisson, je la vis déboucher lentement de la tranchée et s'avancer sur le remblai en direction de la buse. Les dix premiers wagons étaient découverts et bondés de soldats. Mais, une fois de plus, il était trop tard pour choisir ; aussi, quand la locomotive fut à l'aplomb de la mine, j'enfonçai la manette de l'exploseur. Rien ne se produisit. Je la relevai et l'enfonçai à plusieurs reprises.

N'obtenant pas plus d'effet, je compris que l'appareil s'était détraqué et que je me trouvais en pleine vue d'un train de soldats turcs qui passait lentement à cinquante pas de là. Le buisson, qui m'avait paru mesurer trente centimètres de haut, se recroquevilla aux dimensions d'une feuille de figuier et je me sentis l'élément le plus voyant du paysage. Pour rejoindre mes compagnons, qui, derrière moi, attendaient en se demandant ce que je fabriquais, il m'aurait fallu franchir trois cents mètres de terrain découvert. Impossible de me replier à toutes jambes : les Turcs auraient sauté du train pour faire un carton. En ne bougeant pas, j'avais peut-être un petit espoir d'être pris pour un banal bédouin.

Je demeurai donc sur place, n'en menant pas large, tandis que défilaient devant moi dix-huit wagons découverts, trois de marchandises et trois voitures pleines d'officiers. La locomotive époumonée ralentissait de plus en plus et il me semblait qu'elle allait rendre l'âme d'un instant à l'autre, mettant

ainsi fin à notre dernier espoir de nous en tirer. Si les soldats me remarquèrent à peine, les officiers en revanche paraissaient s'intéresser à ma personne ; ils sortaient sur les petites plates-formes prolongeant les voitures, ils me montraient du doigt et me regardaient avec intérêt. Je leur adressai un geste et grimaçai un sourire, songeant que je faisais un bien peu plausible berger avec mon costume de La Mecque et ce keffieh ceinturé d'une torsade de fils d'or ; mais peut-être que l'état de ma tenue, détrempée et tachée de boue, combiné à leur ignorance, contribua à faire de moi un bédouin acceptable. En tout cas, personne n'ouvrit le feu et l'arrière du fourgon de queue finit par disparaître lentement dans le déblai situé au nord.

Aussitôt, je bondis sur mes pieds, enfouis l'extrémité des câbles, ramassai ce maudit exposeur et détalai comme un lapin vers le coteau. Là, reprenant haleine, je vis que le convoi avait fini par s'immobiliser. Il demeura durant presque une heure arrêté à cinq cents mètres de la mine, le temps de faire remonter la pression. Des officiers vinrent inspecter très soigneusement l'endroit où ils m'avaient vu. Ils ne purent rien découvrir, car les fils étaient bien dissimulés. La locomotive retrouva un peu d'allant et le train s'éloigna.

LXXXV

UNE DÉBANDADE

Les Arabes étaient au comble de l'exaspération, car ils pensaient que j'avais laissé passer le train intentionnellement. Quand ils en surent la véritable cause, ils dirent : « Le mauvais sort est sur nous. » Historiquement, ils étaient dans le vrai ; toutefois, ils énonçaient cela comme une prophétie. Aussi, afin de leur changer les idées, je fis sarcastiquement allusion

à leur courage près du pont, la semaine précédente, laissant entendre que les Serahin préféreraient rester en arrière et garder les chameaux. Cela déclencha aussitôt un grand tumulte, les Serahin me prenant violemment à partie, les Beni Sakhr prenant ma défense. Entendant ce tohu-bohu, Ali accourut pour nous séparer.

La paix faite, l'abattement du début était à moitié oublié. Ali me soutenait de belle façon, bien que le malheureux garçon fût bleu de froid et tremblât d'une forte poussée de fièvre. Il dit d'une voix haletante que leur ancêtre le Prophète avait donné aux chérifs le don de double vue et que, grâce à cela, il savait que notre chance était en train de tourner. C'était réconfortant et notre bonne fortune retrouvée se manifesta une première fois en ceci que, sous la pluie, avec pour tout outil la lame de ma dague, j'ouvris l'exploseur et le persuadai de fonctionner. Ces mécanismes à problèmes, trop délicats pour affronter notre existence chaotique, tombaient fréquemment en panne.

Nous allâmes reprendre notre veille près des fils, mais il ne se produisit rien de plus et le soir, grogne et mauvais esprit firent leur retour. Il n'y avait pas de trains, il pleuvait trop fort pour que l'on pût allumer un feu, et notre seule nourriture possible aurait été un des chameaux, or nul n'était ce soir-là tenté par un repas de viande crue. Nous résolûmes de tenir bon encore une journée, pour voir si quelque chose de positif n'allait pas finir par se produire.

Espérant que le sommeil aurait raison de sa fièvre, Ali s'allongea sur le ventre, position qui atténuait la douloureuse sensation de fringale. Khazen, son serviteur, étendit sa cape sur lui en guise de couverture supplémentaire. J'accueillis un moment Khazen sous la mienne, mais, m'y sentant bientôt à l'étroit, je la lui abandonnai et descendis brancher l'exploseur afin de ne pas laisser passer la moindre chance. Je passai la nuit sur place, près des fils chantants du télégraphe,

guère tenté de dormir tant il faisait froid. Il ne se passa rien durant ces heures interminables et, quand elle arriva, l'aube pluvieuse me sembla encore plus déplaisante qu'à l'ordinaire. Nous en avons plus qu'assez de Minifir.

Je rejoignis le gros de la troupe au moment où se présenta la première patrouille, qui inspecta la voie sans découvrir les fils. La journée s'éclaircit un peu. Ali s'éveilla en bien meilleure forme, ce qui remonta le moral général. L'esclave Hamud sortit de sous son vêtement quelques morceaux de bois qu'il avait conservés toute la nuit à l'abri et qui étaient presque secs. On découpa quelques fragments de dynamite et, grâce à leur flamme puissante, il fut possible d'allumer un feu. Pendant ce temps, quelques Sukhur se dépêchèrent d'abattre une chamelle galeuse, la moins précieuse de nos bêtes, et de la découper.

C'est alors que le guetteur posté au nord signala un train en approche. Délaissant le feu, nous dévalâmes à toutes jambes les six cents mètres qui nous séparaient de nos positions de la veille. Le train, superbe convoi de deux locomotives et douze voitures, déboucha de la courbe, roulant à pleine vitesse sur la rampe descendante. Je fis sauter ma mine sous les premières roues motrices de la première machine. L'explosion fut épouvantable. L'espace s'emplit de choses noires qui tournoyaient. Je fus violemment renversé. Lorsque je me redressai, ma chemise était déchirée jusqu'à l'épaule et du sang ruisselait de longues plaies irrégulières à mon bras gauche. L'exploseur, toujours entre mes genoux, avait été écrasé par un fragment d'acier tordu et noirci. Scrutant le nuage de poussière et de vapeur, je vis que la chaudière de la première locomotive avait complètement disparu. Devant moi gisait, carbonisée et fumante, la moitié supérieure d'un corps humain.

Je pris confusément conscience qu'il était temps pour moi de partir. Suite à la violence du choc, la tête me tournait encore et une vive douleur s'éveilla dans mon pied droit, si

bien que je ne pus m'éloigner qu'en claudiquant. Tandis qu'elle s'estompait peu à peu, je me dirigeai en sautillant vers la hauteur, d'où les Arabes soumettaient les wagons surpeuplés à un feu nourri. Je m'encourageai en me parlant à voix haute. C'est alors que l'ennemi commença de riposter et que je me retrouvai pris entre deux feux. Ali me vit trébucher à deux reprises et, me croyant grièvement touché, il s'élança pour me secourir en compagnie de Turki et d'une vingtaine d'hommes parmi lesquels quelques-uns de ses serviteurs et des Beni Sakhr.

Réglant leur tir, les Turcs en abattirent sept en l'espace de quelques secondes. Les autres se précipitèrent autour de moi. De parfaits modèles pour un sculpteur : leur ample pantalon de coton blanc pincé aux chevilles et à la taille, leur corps brun et lisse, leurs accroche-cœurs étroitement nattés en longues cornes sur leurs tempes, tout cela leur donnait des airs de danseurs russes. Ensemble, nous remontâmes tant bien que mal à couvert. Par un coup de chance incroyable, je n'avais pas été grièvement blessé, même si, outre un orteil cassé et les coupures et contusions occasionnées par le bout de tôle de la chaudière, je présentais cinq éraflures de balles (désagréablement profondes pour certaines) et mes vêtements étaient en charpie.

En la sécurité relative de la ravine nous pûmes observer la scène qui s'offrait en contrebas. L'explosion avait volatilisé la voûte de la buse. Le châssis de la première locomotive avait poursuivi sa course jusqu'au pied du talus. La deuxième avait plongé dans le trou et se trouvait plantée là, en travers de ce qui restait du tender de la première. Son bâti était tout tordu et je les jugeai toutes deux irréparables. Le second tender avait basculé de l'autre côté du remblai. Les trois premières voitures, qui s'étaient télescopées, gisaient en miettes par-delà la buse.

Le reste du convoi avait complètement déraillé et les voi-

tures dessinaient une ligne brisée le long du ballast. Parmi elles, une voiture-salon toute décorée de drapeaux, où avait pris place Mehmed Djamal pacha, commandant le 8^e corps d'armée, qui se rendait précipitamment à Jérusalem pour la défendre contre Allenby. Ses chevaux étaient dans le premier wagon, son automobile en queue de convoi ; nous la criblâmes de balles. Nous remarquâmes au sein de son état-major un ecclésiastique adipeux en lequel nous crûmes reconnaître Assad Shukair, proturc notoire, imam personnel et pourvoyeur des plaisirs de Djamal pacha. Nous le prîmes pour cible jusqu'à ce qu'il s'abattît.

La situation paraissait aléatoire et nous comprîmes que nos chances étaient minces de nous rendre maîtres de ce train. Les survivants des quatre cents hommes qui l'occupaient avaient repris leurs esprits. Embusqués dans le lit du torrent ou derrière le remblai, ils ne ménageaient pas leurs tirs. Au tout début, notre détachement posté au nord avait fait mouvement et été à deux doigts d'emporter l'affaire. Mifleh, monté sur sa jument, avait contourné la voie pour prendre la voiture-salon à revers, obligeant les officiers à se jeter dans le fossé. Mais, trop exalté pour s'arrêter et tirer posément, il les avait laissés filer sans une égratignure. Les Arabes qui l'accompagnaient avaient fait main basse sur une partie des fusils et décorations qui jonchaient le sol, après quoi ils s'étaient jetés dans la voiture pour s'emparer des sacs et des cartons qui s'y trouvaient. Si nous avions disposé, conformément à ma technique habituelle, d'une mitrailleuse pour battre l'autre côté du train, pas un seul Turc n'en eût réchappé.

Mifleh et Adhub vinrent nous rejoindre sur la hauteur. Ils demandèrent après Fahad. Nous ne l'avions pas vu, mais un des Serahin nous apprit qu'il avait conduit la première vague d'assaut, alors que je gisais inconscient près de l'explo-
seur, qu'il s'était fait tuer à proximité de cet endroit et qu'on l'avait laissé sur place. Son fusil et sa cartouchière nous furent

montrés pour preuves qu'on avait tenté de lui porter secours et qu'il était bien mort. Sans un mot, Adhub s'élança hors de la ravine pour dévaler la pente. Nous le suivîmes des yeux, retenant notre souffle à en avoir la poitrine douloureuse ; mais tout se passa comme si les Turcs ne le voyaient pas. Quelques instants plus tard, il traînait un corps à l'abri d'une éminence sur la gauche.

Mifleh retourna à sa jument, sauta en selle et descendit dans un repli de terrain d'où il parvint sans se faire voir jusqu'à Adhub. Joignant leurs efforts, ils jetèrent le corps en travers de l'encolure de la bête, puis Mifleh enfourcha de nouveau sa monture et monta nous rejoindre. Fahad avait reçu en plein visage une balle qui lui avait fait sauter quatre dents et profondément entaillé la langue. Il avait perdu connaissance sur le coup et il était revenu à lui peu de temps avant que Adhub le rejoignît, et il tentait, à quatre pattes, aveuglé par son sang, de s'éloigner de l'action. Il était maintenant suffisamment remis pour tenir en selle et on l'emmena aussitôt à l'arrière, monté sur son méhari.

Nous voyant si silencieux, les Turcs commencèrent de s'aventurer sur la pente. Nous les laissâmes s'avancer jusqu'au milieu du terrain découvert, puis leur servîmes plusieurs décharges qui en tuèrent une vingtaine et mirent les autres en déroute. Le sol aux abords du train était jonché de leurs cadavres, car les voitures fracassées avaient regorgé de monde. Mais ils combattaient sous le regard de leur général et, après l'échec de l'attaque frontale (conduite par Hassan bey, son ordonnance, qui y avait trouvé la mort), ils firent mouvement vers la gauche et la droite pour nous prendre de flanc.

Nous n'étions plus qu'une quarantaine et ne pouvions manifestement plus rien faire de bon contre eux. Nous commençâmes donc de leur céder le terrain, décrochant par groupes vers l'amont du torrent, nous arrêtant à chaque angle abrité pour les retarder de quelques coups de fusil. Le petit

Turki se distingua par son sang-froid et sa présence d'esprit, bien qu'il fût armé d'une carabine de cavalerie turque à crosse rectiligne qui l'obligeait à trop exposer la tête, en sorte que quatre balles traversèrent son seul keffieh. Ali s'irritait de la lenteur avec laquelle cette retraite était menée. En fait, mes blessures me handicapaient, mais, afin de les lui cacher, je faisais comme si tout allait bien et feignais de m'intéresser au comportement des Turcs. Ces temps d'attente, durant lesquels je reprenais des forces pour me lancer dans une nouvelle course, les obligeaient, Turki et lui, à rester loin derrière les autres.

Nous atteignîmes enfin le sommet. Là, chacun de nous se jeta sur le premier chameau à portée et s'en fut au galop vers l'est et le désert à la suite de Fahad et de son frère. Au bout d'une heure, chacun reprit son propre méhari. Je découvris que, malgré l'émoi général, l'excellent Rahail avait emporté avec lui, attaché à sa sangle de selle, un énorme cuissot de la bête que l'on avait abattue juste avant l'arrivée du train. Ce fut le prétexte d'une véritable halte. Nous allions donc mettre pied à terre, après avoir parcouru huit kilomètres de plus, lorsque nous avisâmes soudain un petit groupe de quatre méharistes qui, loin sur notre droite, suivait la même direction que nous. Nous nous dirigeâmes de ce côté-là pour en avoir le cœur net : il s'agissait de notre vieil ami Matar, le Beni Hassan, qui s'en revenait d'Ajlun pour nous rejoindre à Azraq avec des couffins de raisins secs et autres bonnes choses à manger.

Nous fîmes halte sans plus attendre, dans l'oued Dhuheil, au pied d'un gros rocher, près d'un figuier dénudé, pour préparer notre premier repas depuis trois jours. On fit un pansement à Fahad, qui avait de bonnes chances de s'en tirer, bien qu'il fût pour lors très affaibli par sa blessure. Constatant son état, Adhub prit un des tapis de Matar, le jeta en travers du dos de son méhari, en ramena les extrémités pour les coudre

de sorte à former deux grandes poches. On plaça Fahad dans l'une, puis Adhub se glissa dans l'autre pour faire contrepoids et, les transportant de la sorte dans cette étroite litière, la bête fut emmenée vers le sud et le camp de leur tribu.

On soigna également les autres blessés. Mifleh fit venir les plus jeunes garçons de la troupe et, antiseptique rudimentaire, les fit uriner sur les plaies. Pendant ce temps, nous autres qui étions indemnes nous rafraîchîmes. J'achetai un autre chameau galeux afin que tout le monde eût de la viande, j'offris des récompenses à ceux qui s'étaient distingués, versai des dédommagements aux parents de ceux qui avaient perdu la vie, et distribuai comme parts de prise les soixante ou soixante-dix fusils que nous avions récupérés. Le butin était maigre, mais nullement dédaignable. Certains des Serahin, qui étaient allés au combat sans fusil, avec la seule ressource de lancer des pierres à l'ennemi, avaient maintenant deux armes chacun.

En dépit de leurs pertes, les Arabes ne regrettaient pas leur journée : certains qu'il s'agissait bien de Djamal pacha, puisque Mifleh jurait l'avoir vu s'enfuir, ils comptaient en retirer une certaine gloire. Et puis les tués n'étaient pas des hommes importants. Quant à moi, je regrettais la mort de l'esclave Hamud, excellent combattant qui avait souvent chevauché à mes côtés et qui, ce jour-là, avait reçu une balle en plein cœur alors qu'il se portait à mon secours.

Le lendemain, nous entrâmes à Azraq en nous vantant, Dieu nous pardonne, d'avoir remporté une victoire, ce qui nous valut un accueil triomphal de la part des Sirhani, montés de Beidha pour établir leur campement avant l'arrivée de la clientèle.